



[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)

# L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle

Revue L'Initiation n° 2/2005 avril - mai - juin Trimestriel 7€

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques  
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





M. Philippe et Sadira - artéfactaire.

### L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet

92700 Colombes

Téléphone & télécopie

(entre 9 h et 18 h)

01 47 51 84 79

yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

**Directeur :** Michel Léger

**Rédacteur en chef :**

Yves-Fréd Boisset

**Rédacteurs en chef adjoints :**

Aude Ben-Mona

& Bruno Le Chaux

**Administrateur-honoraire :**

Jacqueline Enchausse

**Administrateur :** Annie Boisset

**Rédacteurs adjoints :** Mehdi,

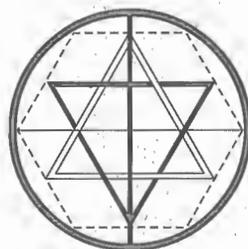
M-F Turpeud & Marc Bariteau

**Conception graphique :**

Aude Ben-Mona

**Amis abonnés, n'attendez pas pour  
renouveler votre abonnement  
pour 2005**

**MERCI !**



**L'Initiation** est également  
présente sur les sites web :  
[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr) (site officiel)  
[www.yvesfred.com](http://www.yvesfred.com)  
[www.chez.com/crp](http://www.chez.com/crp)  
[www.france-spiritualites.com](http://www.france-spiritualites.com)

Les opinions émises dans les articles que  
publie **L'Initiation** doivent être consi-  
dérées comme propres à leurs auteurs et  
n'engagent que leur responsabilité.

**L'Initiation** ne répond pas des  
manuscrits communiqués.  
Les manuscrits non utilisés ne sont pas  
rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

## Sommaire

Éditorial .....	page 82
In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge, Par Philippe Dugerey & Philippe Collin .....	page 88
Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XX <sup>e</sup> siècle, Par Marjo Ariëns-Volke .....	page 116
Les deux Saint Jean - 3 <sup>e</sup> partie, Par François Bertrand .....	page 128
Le cep et la vigne, Par Christine Tournier .....	page 138
Article sur l'ouvrage de Patrick Négrier Gurdjieff Maître Spirituel, Par Paul Beekman Taylor .....	page 144
Les livres .....	page 148
Les revues .....	page 156
Les disques .....	page 157
Inventaire des revues disponibles .....	page 159
Bulletin d'abonnement .....	page 160
Dernière minute .....	3 <sup>e</sup> de couverture



Le 2 août prochain, il y aura cent ans que M. Philippe a quitté le plan terrestre après y avoir fait un séjour ô combien riche en véritable spiritualité, celle qui agit avec la modestie qui sied à toute œuvre d'amour.

Quand Papus avait découvert l'existence de M. Philippe, il l'avait adopté comme son Maître spirituel car il avait perçu derrière les guérisons miraculeuses, qui avait construit sa notoriété à Lyon et bien au-delà, la mise en œuvre de la « Loi d'Amour » sans l'observance de laquelle tout ésotérisme demeure stérile dans le moins mauvais des cas mais néfaste et dangereux dans de trop nombreuses circonstances. Papus, qui avait drainé avec talent les plus grands courants de l'ésotérisme et des sciences occultes et les avait rassemblés pour construire une école éclectique et ouverte au plus grand nombre de chercheurs sincères, savait que sur les études les plus poussées et les synthèses les plus fouillées se dresse une Croix qui n'est pas seulement l'instrument du martyr du Christ mais le signe de ralliement de tous ceux qui veulent croire en une société débarrassée de ses égoïsmes et de ses mesquineries quotidiennes.

Dans l'ombre lumineuse de cette Croix passent parfois des êtres que certains appellent des saints, d'autres des maîtres, et qui balisent de leur intense spiritualité le sentier difficile, étroit et plein d'embûches que nous devons suivre pour retrouver la « vraie lumière » et le « Verbe perdu » qui nous ramèneront en Dieu. Ces êtres ne sont souvent que des passants anonymes et inconnus ; ils ne recherchent pas la célébrité ni même la popularité. Ils désirent avant tout être des serviteurs et leurs paroles comme leurs actes ne veulent concourir qu'au soulagement des souffrances de toutes sortes car ils savent que Dieu ne se réjouit pas de voir souffrir ses créatures comme le prétendent non sans perversité certaines écoles diaboliques qui bâtissent leur pouvoir sur le terreau de la misère morale et sur la peur d'un tribunal divin qui fonctionnerait sur le modèle d'une justice punitive et expéditive.

En chacun de nous, au cœur de notre « jardin secret » dont nous devons fermement interdire l'accès à quiconque, scintille une étincelle de l'âme universelle. Certains, peu nombreux, parviennent à transformer cette étincelle vacillante en une flamme vigoureuse ; ce sont les Maîtres, les vrais Maîtres qui ne portent nul signe ostentatoire mais qui, à l'instar des Rose+Croix du

XVII<sup>e</sup> siècle, savent se rendre invisibles à tous ceux dont les yeux ne sont pas suffisamment ouverts et les oreilles suffisamment exercées. Cet « éveil » au monde véritable constitue le « projet initiatique » qui réside au centre des préoccupations permanentes des « êtres de désir ». Papus, dans le sillage de Louis-Claude de Saint-Martin et en compagnie de M. Philippe, l'avait compris et les hommages qu'il rendit au Maître en maintes occasions n'étaient point des propos de complaisance ou de convivialité mais l'expression d'une reconnaissance éternelle.

Dans le livre *Sciences Occultes ou 25 années d'occultisme occidental*<sup>1</sup> qu'il consacra à la mémoire de son père, Philippe Encausse rappelle, pages 209 et 210, la définition que Papus donnait du Maître à l'occasion d'une de ses « conférences ésotériques » présentées en juin 1912 à la Salle des Sociétés savantes.

Nous sommes guidés pas à pas dans notre évolution et les guides qui nous sont envoyés par l'Invisible viennent de différents plans, en langage mystique « appartements », selon le genre de faculté qu'ils doivent évoluer. Ce sont là des *Maîtres* mais il importe de donner à ce terme sa véritable signification. Le Maître est un guide et il peut se dévouer à l'évolution de trois genres de facultés humaines :

a) Le Maître qui dirige l'évolution du courage, du travail manuel ou des forces physiques et qui agit sur la *partie physique* des facultés humaines. C'est le cas du « Conquérant » qui fait évoluer l'humanité comme la fièvre fait évoluer les cellules humaines, c'est-à-dire dans la bataille, le sacrifice et la tuerie dans tous les plans.

b) Le Maître dont l'action vise l'évolution du *plan mental humain*, ce genre de maîtrise étant dominée par un envoyé du plan invisible qui est caractérisé par les lumières qu'il projette dans tous les plans d'instruction. C'est celui que j'appelle le *Maître intellectuel*, ce qui est le cas de Saint-Yves d'Alveydre.

c) Le Maître proprement dit, celui qui, seul, a véritablement droit à ce titre, celui qui est chargé d'évoluer les facultés spirituelles de l'humanité,

<sup>1</sup> *Sciences Occultes ou 25 années d'occultisme occidental*, éditions OCIA, Paris, 1949.



qui fait appel à des forces que bien peu comprennent et dont la puissance est extraordinaire. C'est le *Maître spirituel*. Sédra a dit de lui : « *Mais lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple ; tous les nuages s'évanouissent ; toutes les gangues se désagrègent ; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde ; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés ; le pauvre cœur si las s'élançait vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'éternité déploie ses gloires ; plus rien de terne n'assombrit la nature ; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour.* »

D'où vient ce nom de « Maître » ?, poursuit Papus. En France, a-t-il dit, ce nom vient du latin *magister* qui, décomposé dans ses racines, nous donne :

« MaG, fixation dans une matrice (intellectuelle ou spirituelle) du principe A par la science G ;

« IS, domination du serpent (S) par la science divine (I), caractéristique du nom d'Isis ;

« TR, protection par le dévouement de toute expansion (R).

« Si, laissant de côté les clefs hébraïques et le tarot, nous nous adressons au sanscrit, nous obtenons deux mots : *MaGa*, qui veut dire « bonheur et sacrifice », avec son dérivé « *Magoni* », l'aurore, et *is Ta* qui veut dire « le corps du sacrifice », l'offrande.

« Le Maître, le *Maga Ista*, ou le *Magisto*, le *Mage*, est donc celui qui vient se sacrifier, qui donne son être en offrande pour le bonheur de ses disciples et, maintenant, on comprendra le symbole maçonnique du Pélican et la loi mystérieuse : « *L'initié tuera l'initiateur.* »

Si l'on s'en tient à ces propos de Papus, on comprend mieux pourquoi celui-ci avait reconnu en M. Philippe, dont Philippe Collin et Philippe Dugerey nous brossent un portrait dans les pages qui suivent, un véritable Maître spirituel. Il lui vouait une affection de type filial et l'on sait que sa vie et son optique des choses de l'ésotérisme furent transformées (j'aimerais presque mieux écrire *transcendées*) par cette rencontre. Papus avait séjourné à la Cour de Russie. À l'occasion d'une conférence sur l'ésotérisme, il avait évoqué, sans le nommer, le Maître Philippe et tous se montrèrent désireux de rencontrer un personnage aussi énigmatique.

Sa première rencontre avec le tsar Nicolas II et la tsarine Alexandra eut lieu à Compiègne en septembre 1901. Cette première entrevue fut si concluante que les souverains lui demandèrent de venir en Russie. Très vite, M. Philippe connut un grand succès à la cour du tsar Nicolas II (où il séjourna pendant deux mois) et, contrairement à ce que tant d'auteurs mal informés ont écrit en mettant l'accent sur les penchants occultes de la tsarine, il n'y fut point reçu comme un *charlatan* (un de plus parmi le grand nombre de ceux-là qui gravitaient autour des palais impériaux et royaux, en Russie comme ailleurs), mais comme un « Mage » dans l'acception la plus noble de ce qualificatif.

Se fondant sur des archives et sur des chroniques de l'époque, Philippe Encausse rapporte dans son ouvrage cité plus haut que « *très rapidement, Philippe eut sur Nicolas II et sur la tsarine un ascendant tel qu'aucune décision importante n'était prise sans qu'il eut été consulté au préalable.* ». Plus tard, un général proche du tsar confirma que M. Philippe était « *un homme bon, très pieux et capable de guérir par la prière un grand nombre de maladies.* ».

M. Philippe accrut encore son ascendant sur les souverains quand se réalisa une prophétie qu'il avait émise, à savoir que la tsarine accoucherait d'un fils, elle qui, jusqu'alors, n'avait donné le jour qu'à des filles au grand désespoir de son impérial époux.

Mais, nous savons que rien n'est jamais définitif. Toutes les situations, même celles qui paraissent être les mieux assises, sont sujettes à des revers. Une campagne diffamatoire orchestrée par un certain monseigneur Théophile, haut dignitaire de l'Église orthodoxe et confesseur de la tsarine, eut pour résultat d'écartier M. Philippe de la Cour de Russie après son second séjour. Ce n'est sans doute pas un hasard si justement ce monseigneur Théophile fut celui qui introduisit à cette même Cour le célèbre Raspoutine. On connaît les conséquences historiques de cet événement<sup>2</sup>.

On ne saurait passer sous silence les implications diplomatiques des relations que M. Philippe (avec Papus) entretint avec la Cour de Russie. Aux yeux des responsables politiques de la France qui, en ce début de XX<sup>e</sup> siècle,

<sup>2</sup> Nous renvoyons les lecteurs intéressés par cette page d'histoire à l'excellent article de Jean-Marie Fraisse que nous avons publié dans le numéro 2 de 2004 : « *Raspoutine, agent de l'Allemagne ?* ».



étaient partagés entre une *laïcité* mal comprise et simplificatrice et un attachement à l'Église romaine et à ses dogmes trop souvent réducteurs, M. Philippe ne pouvait passer que pour un imposteur et ses rapports très amicaux avec des souverains étrangers devaient être nécessairement suspects. Quand le tsar, en proie à une admiration sans limites de son prodigieux invité, avait, par le truchement de son ambassade, sollicité les autorités françaises de remettre à M. Philippe un diplôme de docteur en médecine, les lambris ministériels avaient tremblé sous les hurlements indignés.

M. Philippe ne s'en offusqua point ; il ne réclamait aucune distinction, aucun honneur, aucune prébende. Il œuvrait pour les malades, pour les malheureux, pour les désespérés, et la seule gratitude qui lui importait était précisément celle que lui témoignaient ceux qu'il avait soignés.

En séjournant auprès des souverains russes et n'ignorant rien de la puissance de ce grand pays comme de ses faiblesses, M. Philippe avait le sentiment de servir la France par ses propos et les conseils qu'il prodiguait car, comme Papus et comme tous les esprits éclairés de ce temps, il pressentait fortement les événements sanglants qui déchireraient inexorablement cet empire et il tenta, hélas vainement, d'en faire prendre conscience à ceux qui avaient en charge sa direction. Sa mise à l'écart, comme nous l'avons vu, signa la fin d'un équilibre politique déjà mal assuré et donna libre cours à la fatalité qui devait bouleverser l'Europe et le monde tout au long de ce XX<sup>e</sup> siècle. Enlisés dans leurs certitudes matérialistes et leurs dogmatiques sans nuances, les dirigeants politiques et religieux du monde sont aveugles et sourds aux prophéties de ceux que l'on méprise au nom d'un rationalisme mal compris.



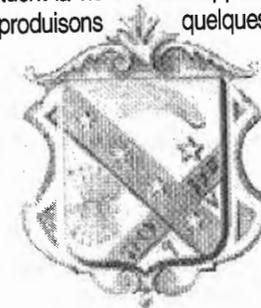
En cette année qui marque le centième anniversaire du départ de M. Philippe, les éditions du « *Mercuré Dauphinois* »<sup>3</sup> viennent de publier deux ouvrages consacrés au Maître.

Le premier, signé par Jean-Baptiste Ravier, porte en titre *Confirmation de l'Évangile par les actes et les paroles de Maître Philippe de Lyon*. Il nous relate certaines des guérisons prodiguées par le Maître entre 1894 et 1903 en son

<sup>3</sup> « *Le Mercuré Dauphinois* », 4 rue de Paris 38000 Grenoble (France), ☎ 04 76 96 80 51 ; fax : 04 76 84 62 09 ; courriel : lemercuredauphinois@wanadoo.fr ; site : lemercuredauphinois.com

domicile lyonnais. Ces séances auxquelles se pressaient de nombreux patients de toutes conditions étaient généralement précédées de conférences qui, toutes, avaient pour finalité de faire prendre conscience à l'auditoire de la présence permanente du Christ. De plus, contrairement aux usages de la grande majorité des médecins de son époque qui aimaient s'entourer du mystère que confère la science, M. Philippe expliquait à ses patients la portée des actes qu'il accomplissait pour leur guérison. N'a-t-il pas toujours déclaré qu'il n'était que l'interprète de la volonté du Christ et qu'il ne revendiquait pour lui-même aucun des miracles qu'il accomplissait presque journallement ? L'auteur nous rappelle opportunément que M. Philippe tenait à faire constater les guérisons qu'il menait à bien par des médecins diplômés et assermentés. Auparavant, il demandait à ceux-ci de poser un diagnostic sur la maladie ou la blessure dont le patient était victime et il n'intervenait que lorsqu'ils avaient avoué leur impuissance à le guérir. En d'autres termes, son action thaumaturgique commençait là où s'arrêtait l'action scientifique des médecins, ce qui suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, la grande honnêteté morale du Maître. Cette façon de procéder est diamétralement opposée à celle des charlatans qui, d'une manière générale, ne s'embarrassent pas d'autant de scrupules.

Le second ouvrage de cette collection consiste en un album-souvenir 1905/2005 présenté et ordonné par Philippe Collin qui, dans sa préface, nous rappelle les faits saillants de la vie de M. Philippe. Ceux-ci expliquent en partie sa vocation qui le conduisit à se mettre au service des malades. Cette vie exemplaire nous est relatée par Philippe Collin dans l'article qui suit cet éditorial. Nous y retrouvons également certains des disciples du Maître parmi les plus fidèles. Cet ouvrage est agrémenté d'un grand nombre de photographies qui ponctuent la vie de M. Philippe. Avec l'aimable autorisation de l'auteur, nous en reproduisons quelques-unes dans ce numéro.



Blason  
de M. Philippe.

## In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge



Par Philippe Dugerey & Philippe Collin

*Il y a bientôt cent ans, le 2 août 1905, mourait, dans sa propriété de l'Arbresle (Rhône), un Lyonnais extrêmement renommé et controversé. Cet homme oublié de nos contemporains a ébranlé son temps. La presse de l'époque, qu'elle soit lyonnaise, nationale ou internationale, a beaucoup parlé de « Maître Philippe » ou « M. Philippe ».*

Des personnalités illustres se sont inclinées devant lui, comme le tsar Nicolas II qui l'a accueilli à la Cour de Russie avec tous les honneurs. Car il était attribué à M. Philippe des milliers de guérisons inexplicables...

Jamais aucun texte n'a été écrit sous sa plume. Mais, à Lyon, au 35, rue Tête d'Or, pendant des années et presque quotidiennement devant des centaines de personnes, M. Philippe faisait des guérisons miraculeuses juste avec la prière. Des assistants notaient les événements surnaturels qui se déroulaient sous leurs yeux ainsi que les paroles prononcées. Car ces phénomènes extraordinaires étaient accompagnés systématiquement d'un enseignement.

Ainsi furent recueillies les nombreuses paroles, profondes et pleines de sagesse chrétienne, que M. Philippe prononçait alors.

Aujourd'hui, sont archivées plus de trois mille pages de témoignages sur ces paroles et ces événements qui dépassent l'entendement ! Six cents seulement ont été édités<sup>1</sup>.

Pour la plupart d'entre nous, nous ignorons jusqu'à son nom. Et pourtant, des personnes du monde entier viennent continuellement, et de plus en plus nombreuses, se recueillir sur sa tombe au cimetière de Loyasse, à Lyon.

<sup>1</sup> Notamment dans : Le Maître Philippe de Lyon, Philippe Encausse, Paris, La Diffusion Scientifique, 1954 ; nouv. Éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Éditions Traditionnelles, 1966. Monsieur Philippe, l'homme de Dieu, Serge Caillet, Dervy, 2000.

## In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge

Après de très longues années de silence sur M. Philippe, son nom revient. De nouveaux livres sont publiés. Des archives s'ouvrent. Des expositions s'organisent. Bref, le nom de M. Philippe est de plus en plus prononcé et le sera sans doute toujours plus.

### LA VIE SIMPLE DE M. PHILIPPE

M. Philippe est né au hameau des Rubatiers à Loieux (Savoie), le 25 avril 1849, à zéro heure selon son propre frère. Issu d'une « pauvre famille de paysans », il aida ses parents en gardant les troupeaux de moutons<sup>2</sup>.

Arrivé à Lyon dans le courant de l'année 1860, il fit son apprentissage de garçon boucher chez son oncle maternel, Hugues Vachod-Pilat, lui-même boucher à la Croix-Rousse, tout en fréquentant l'institution Sainte-Barbe, instruite par des frères maristes. Il étudia ensuite la médecine et, en 1874, il prit sa première inscription à la Faculté de Médecine de Lyon.

C'est à cette époque que commença véritablement la vie publique de M. Philippe et aussi ses démêlés avec les diplômés de la Faculté. Ainsi il fut accusé d'avoir donné des consultations alors qu'il n'avait pas encore passé son doctorat. Aussi, quand il sollicita, en 1875, sa cinquième inscription, celle-ci lui est refusée. Plusieurs fois d'ailleurs l'Ordre des Médecins le fit poursuivre en correctionnelle pour « exercice illégal de la médecine ».

Les procès contre les guérisseurs n'étaient alors pas tellement d'usage mais l'affaire fit beaucoup de bruit ; les malades que M. Philippe avait guéris vinrent nombreux témoigner à sa décharge.



M. Philippe avait acquis une certaine aisance et l'indépendance financière par son mariage en 1877, à l'Arbresle, avec Jeanne Landar, héritière d'une riche famille lyonnaise.

<sup>2</sup> « Mon frère, un jour, gardait les moutons pour mes parents, et puis on est parti jouer ensemble ; alors il a fait le tour du pré en traînant un bâton par terre et en disant ils ne franchiront pas la trace que j'ai faite avec le bâton. On a retrouvé les moutons le soir, ils n'étaient pas partis, ils n'avaient pas franchi la barrière invisible que mon frère avait tracée ! » (M. Auguste Philippe)

En 1883, il s'installait dans une petite villa, 35, rue Tête d'Or, où deux fois par jour avaient lieu des séances. C'était une cour des miracles où miséreux, malades abandonnés par la médecine officielle, venaient demander à M. Philippe une guérison inespérée.

Celui-ci procédait toujours d'une façon singulière et surprenante : il parcourait entre les bancs, les rangs de l'assistance silencieuse, s'arrêtait brusquement près de l'un ou de l'autre et guérissait sur la simple promesse du patient de ne pas dire du mal de son prochain pendant un certain laps de temps : quinze jours, deux mois, six mois, plusieurs années même, suivant la gravité de la maladie.

Le 35, de la rue Tête d'Or a été ainsi le théâtre de guérisons extraordinaires. M. Philippe y soulageait aussi bien les souffrances morales que physiques. Il y enseignait, en même temps, une doctrine à base de christianisme primitif.

Chimiste, il avait installé un laboratoire au 6 de la rue du Bœuf où, aidé de Jean Chapas, il mettait au point, parfois des nuits entières, des médicaments ou des onguents.



De corpulence plutôt forte, le visage rond orné d'une moustache élégante, toujours accompagné de sa pipe car grand fumeur, M. Philippe était habillé selon le style bourgeois de l'époque, chapeau melon et redingote. Son apparence ne laissait rien percevoir des étranges et nombreux pouvoirs qu'on lui prêtait alors.

Ses disciples ont affirmé qu'il commandait aux éléments, arrêtaït ou provoquait l'orage ; il a même fait tomber la foudre aux pieds de quelques-uns comme Gérard Encausse ou Auguste Philippe ; les oiseaux venaient sur son ordre voltiger autour de lui, la pluie tombait à son commandement, etc.



La notoriété de M. Philippe a rayonné au-delà des frontières. Il fut appelé par Nicolas II, tsar de toutes les Russies, afin de l'aider à résoudre les problèmes graves dans son pays.

C'est Olga Moussine-Pouchkine (martiniste 1865-1947) qui présenta M. Philippe aux Grandes-duchesses Militza de Monténégro (1866-1951), épouse du Grand-duc Pierre de Russie (1864-1931) et Anastasia de Monténégro (1867-1929), épouse du Grand-duc Nicolas de Russie (1856-1929).

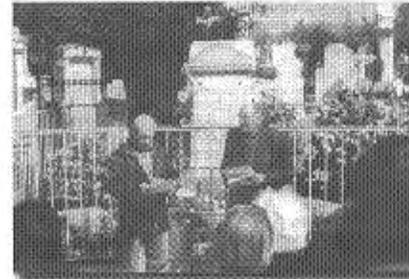
Reconnaissons en passant que c'est grâce au Docteur Gérard Encausse, qui connaissait les Grands de la Cour de Russie, que la renommée de M. Philippe parvint jusqu'à eux.

Nicolas II voulut le rencontrer. C'est à Compiègne, le 20 septembre 1901, qu'eut lieu la première entrevue. Le tsar, enthousiasmé par son nouvel ami, passa des heures à discuter avec lui ; il chercha même à lui faire obtenir auprès du gouvernement français, un diplôme de médecin, sans y parvenir.

Aussi, lorsqu'en 1902, M. Philippe se rendit à Tsarkoïe-Selo où l'avait appelé la famille impériale, Nicolas II le fit nommer, en compensation, président d'une commission d'inspection sanitaire, avec le grade de général.

En Russie, M. Philippe ne resta que quelques mois. Il continua à guérir et à être reçu à la cour, malgré les cabales formées contre lui ; des complots, des pressions autour du tsar le contraignirent à rentrer à Lyon. Dès son retour, une violente campagne de presse l'attendait. Elle essaya par tous les moyens, sans y réussir d'ailleurs, de le discréditer aux yeux de la famille impériale qui continua à avoir confiance en lui.

En 1904, la tsarine, avec ses filles et sa suite, se rendit, *incognito*, pendant quinze jours, à Yenne où elle y rencontra M. Philippe, à l'hôtel Labeye. Rendez-vous fut pris pour l'année suivante et cette fois avec le tsar. Mais le projet ne se réalisa pas.



Le 2 août 1905, M. Philippe mourait à l'Arbresle. Sa dépouille fut transportée au 35, de la rue Tête d'Or, avant d'être emmenée au cimetière de Loyasse le 5 août.

DE QUELQUES-UNS DE SES DISCIPLES



M. Jean Chapas (1863-1932)<sup>3</sup> devait être, dès sa 20<sup>e</sup> année, le compagnon journaliste, et plus tard, le collaborateur de M. Philippe dans sa mission de prière et de guérison. « Comment était-il perçu par les autres ? Nous ne saurions le dire, mais dans le train qui reliait l'Arbresle à Lyon, on a

entendu un monsieur dire un jour : "Moi, je connais un Saint, c'est Chapas, de l'Arbresle" ! » Cela place le personnage... En 1914, Jean Chapas transforma son immense demeure – le Clos Santa Maria, à l'Arbresle – en hôpital militaire où les blessés de la Grande Guerre étaient envoyés en convalescence. On y guérissait, paraît-il, plus rapidement qu'ailleurs !

Un jour, M. Chapas était au bord du Rhône, à Nattages, dans le département de l'Ain. M. Galland, son ami, y possédait une propriété. Chaque année, il invitait M. Chapas qui venait pêcher dans le fleuve.

Un jour qu'ils pêchaient ensemble dans une barque, M. Chapas en avait laissé à M. Galland la direction. Ils étaient à proximité d'un tourbillon violent appelé « le trou du chien » vers lequel se dirigeait inexorablement leur barque, qui allait être perdue corps et biens.

Alors M. Chapas se leva, très calme, et fit un geste de la main. Et la barque fut comme soulevée et ramenée en arrière vers des eaux calmes. M. Chapas dit simplement : « Il faut être prudent Monsieur Galland. »

Sédir (1871-1926) – de son vrai nom Yvon Leloup<sup>4</sup> – a été d'abord intéressé par les Sciences Occultes. Puis un jour il a rencontré Gérard Encausse. Celui-ci l'a épaulé, l'a conseillé, l'a guidé, et Sédir est arrivé à des résultats

<sup>3</sup> « M. Jean Chapas, héritier de M. Philippe », L'Initiation, n° 3, n° 4, 2002 ; n° 1, 2003.

Vie et enseignement de Jean Chapas, Éditions Le Mercure Dauphinois, à paraître.

<sup>4</sup> « Sédir et Monsieur Philippe », L'Initiation, n° 1, 2001. « Sédir, par et pour le Christ », biographie, in La Vie inconnue de Jésus-Christ, Éditions Le Mercure Dauphinois, octobre 2003, pp. 7-123.

éblouissants. On ne citera qu'une seule chose édifiante. Il était arrivé à condenser une partie de sa vie astrale sur un objet qui est devenu – en apparence – comme un papillon, et qui s'est mis à vivre. Ce papillon a été fabriqué de toutes pièces par la volonté et le pouvoir acquis par Sédir. Il le conserva dans un globe de verre jusqu'à sa mort. Plusieurs, comme Phaneg, l'ont vu. Phaneg en a même été soufflé et était en admiration devant Sédir. Car lui aussi avait fait de l'occultisme, mais sans ce résultat.



Après avoir rencontré M. Philippe en 1897, Sédir démissionna des différents mouvements occultistes de son époque auquel il adhérait. Il s'employa désormais uniquement à commenter les Évangiles, soit en conférences soit dans des livres. Il fonda l'association des Amitiés Spirituelles en 1920.

Un jour, Sédir était à Bruxelles avec deux amis. Ils étaient sur le refuge, attendant la venue du tramway. À quelques mètres d'eux, un couple, faisant la même chose, se querellait vivement et à haute voix. C'était très pénible. Tout d'un coup Sédir proposa : « Demandons que l'ange de la Paix descende sur eux », ce qu'ils firent. Une minute plus tard, les deux adversaires se turent, se regardèrent et se sourirent.

Georges Descormiers, dit Phaneg (1866-1945)<sup>5</sup>. De famille bretonne, fonctionnaire des PTT, il faisait partie du Groupe Indépendant d'études ésotériques dirigé par Gérard Encausse.

Phaneg cherchait la Vérité dans l'étude des Sciences Occultes. Il fut aidé dans son travail par un réel don de clairvoyance qui prenait pour lui la forme de la psychométrie. Il fallait lui tendre la main ; ce geste déclenchait sa voyance. Il en était de même pour chaque objet qu'il touchait. Alors il voyait toute l'histoire de cet objet, celui qui l'avait fabriqué, ses propriétaires successifs et tout ce dont cet objet avait été le témoin. Également, si on avait perdu un objet il suffisait de tendre la main à Phaneg et de penser avec

<sup>5</sup> « Phaneg ou la reprise du Christianisme primitif », L'Initiation, n° 3, 2001. « L'Entente Amicale Évangélique, de Phaneg », L'Initiation, n° 2, 2002. « Phaneg », biographie, in L'Esprit qui peut tout, Phaneg, Éditions Le Mercure Dauphinois, août 2004, pp. 7-36.

concentration à l'objet. Phaneg vous disait alors tout de suite où il se trouvait. Un jour, le célèbre explorateur Albert Gayet (1856-1916) sollicita son aide pour ses recherches antiques. C'est Phaneg, grâce à ses dons, qui identifia les sépultures de Leukyone et de Myrithis.

En rencontrant M. Philippe en 1901, sa vie bascule dans le mysticisme chrétien. Il est le fondateur de l'Entente Amicale Évangélique (1910-1933).



En 1899, Alfred Haehl (1871-1957) lut dans la revue *L'Initiation*, un article intitulé : « Le Père des pauvres ». Il était signé du docteur Gérard Encausse (Papus). À sa lecture, il éprouva aussitôt le désir impérieux de faire la connaissance de M. Philippe. Immédiatement il quitta Strasbourg pour se rendre auprès de Gérard Encausse à Paris. Après un court séjour, il l'emmena à Lyon pour le présenter à M. Philippe. Cette rencontre eut lieu dans le laboratoire du 6, rue du Bœuf. Et les premières paroles furent, à son grand étonnement :

« Ah ! te voilà ! Il est temps que tu viennes... »

Dès lors, il vint s'installer à Lyon pour suivre M. Philippe. Il habita Tassin-la-Demi-Lune, près de Lyon, pendant toute sa vie, s'occupant d'appareils de surchauffe. C'était, vers la fin, un petit Monsieur très élégant, chauve, avec une longue barbe blanche.

Vers 1950, Alfred Haehl souhaita laisser à ses enfants ses souvenirs sur M. Philippe. Le résultat fut, en premier lieu, un cahier d'à peu près quatre-vingts pages. En 1954, les circonstances le décidèrent à donner à son projet une plus grande diffusion et le simple cahier de souvenirs personnels est devenu un livre où ces derniers ont été augmentés des notes prises par plusieurs auditeurs de ce qui avait été dit ou fait par M. Philippe lors des séances. Alfred Haehl n'y voyant plus, tout le travail de compilation de ces notes et leur classement a été l'œuvre de Daniel Nazir (1890-1966), l'ami du docteur Emmanuel Lalande. L'édition de *Vie et Paroles du Maître Philippe*<sup>6</sup> fut posthume.

<sup>6</sup> *Vie et Paroles de Maître Philippe, témoignage d'Alfred Haehl*, Lyon, Derain, 1959 ; nouv. éd., Paris, Dervy, 1980.

Marie Knapp (1870-1912) connut M. Philippe en 1895. Plus tard elle demanda à M. Philippe si elle ne pourrait pas payer ses dettes d'un seul coup. Cela lui fut accordé et quelque temps après, elle devint complètement paralysée. Elle n'avait que l'usage de la parole et de l'intelligence, mais elle ne pouvait remuer ni son corps ni aucun membre. Elle resta ainsi sur son lit de souffrance de 28 à 42 ans, et elle mourut en 1912.

À ceux et celles qui l'approchaient, Marie Knapp répétait inlassablement les enseignements de M. Philippe ; elle avait jusqu'à un certain point le don de double vue ; elle guérissait elle-même par la prière ; mais elle ne voulait pas qu'on prie pour elle, car elle voulait payer ses dettes...



Le jour des obsèques de M. Philippe seulement, on put avertir Marie Knapp qu'il était mort. Elle répondit : « Comment ! Mais je l'ai vu ce matin passer sous ma fenêtre... Pourtant, je lui ai crié d'entrer et il m'a répondu : "Je n'ai pas le temps, il faut que j'aille à mon enterrement !" »

Gérard Encausse (1865-1916)<sup>7</sup>, Claude Laurent (1854-1925)<sup>8</sup>, Louis-Alexandre Faucher (1853-1927), Benoît Ogier (1854-1941), Hugues Philippe (1858-1942), Benoît Grandjean (1870-1957), Auguste Jacquot (1873-1937)<sup>9</sup> et Jean-Baptiste Ravier (1825-1907)<sup>10</sup>, le docteur Emmanuel Lalande (1868-1926)<sup>11</sup> – entre autres – prirent des notes aux Séances que donnait M. Philippe au 35 rue Tête d'Or. M. Philippe leur avait donné son autorisation, en 1898, disant : « Plus tard, on fera des livres avec tout ce que j'aurai dit, et j'espère bien que vous les lirez. » Et en 1904, alors

<sup>7</sup> « *Recueil de Papus* » (Gérard Encausse), in *Monsieur Philippe, l'homme de Dieu*, Serge Caillet, Dervy, 2000, pp.155-228.

<sup>8</sup> *Mes Souvenirs*, Claude Laurent, Éditions Le Mercure Dauphinois, avril 2003.

<sup>9</sup> « *Un ami de Sédir : Auguste Jacquot* », in *Les Réponses de Maître Philippe, 1902-1903*, Éditions Le Mercure Dauphinois, janvier 2004, pp.51-57.

<sup>10</sup> *Confirmation de l'Évangile*, Jean-Baptiste Ravier, Éditions Le Mercure Dauphinois, mars 2005.

<sup>11</sup> « *Quelques paroles recueillies par moi-même de la bouche de Monsieur Philippe et notées presque aussitôt* », in *Le corps, le cœur de l'homme et l'Esprit, docteur Emmanuel Lalande*, éd. 1927, nouvelle édition Paul Derain, Lyon, 1961, pp.63-70.



qu'il se trouvait en compagnie de nombreux amis qui déplorait l'annonce de son prochain départ, il se tourna vers Jean-Baptiste Ravier et, avec un sourire aux lèvres il leur dit : « *Mais je ne vous laisse pas seul, regardez, je suis en train de faire imprimer mes Évangiles !* »

Car pendant les séances, M. Philippe ponctuait les phénomènes surnaturels d'indications les plus précises sur la nature occulte des sons et des couleurs, des végétaux, de la lumière, des cycles, du magnétisme. À cela s'ajoutent des prophéties sur le devenir de cette humanité, des indications chimiques et alchimiques, etc. C'est ce qui va donner par

la suite l'enseignement ou l'Évangile du Maître Philippe.

#### **ÉTRANGES POUVOIRS QUE CEUX DE M. PHILIPPE**

On passera sur les anecdotes de sa vie privée, cela n'intéresse personne. Ce qui nous intéresse en revanche, ce sont les anecdotes de sa vie publique et ses enseignements<sup>12</sup>.

Les pouvoirs de M. Philippe étaient les suivants : tout pouvoir sur les animaux, sur les végétaux, sur les minéraux, sur les éléments et les événements.

#### **Guérison**

En 1861, le père de Benoît Grandjean avait la fièvre typhoïde. Une nuit qu'il était pris par le délire, il sortit en chemise en pleine neige. La fièvre s'en alla, mais il lui vint des douleurs dans le cou. Le docteur décida qu'une opération était nécessaire. Il vint pour cela à Lyon et s'assit tout triste sur un banc, près de l'hôpital de la Charité. Un enfant d'une douzaine d'années vint s'asseoir

<sup>12</sup> Les anecdotes rapportées ici proviennent des cahiers de Sédir, François Galland, Alexandre Faucher, Alfred Haehl, M. Chapas, M. Roche, Mlle Gollion, etc., et restent inédites pour la plupart. La chronologie a été respectée.

à côté de lui et lui demanda pourquoi il était soucieux. Grandjean l'éconduisit vivement, puis se ravissant, lui raconta le sujet de son ennui. Alors l'enfant l'amena chez un bouquiniste des environs, chercha un très vieux livre qu'il acheta et remit à Grandjean en lui disant de brûler quelques pages de livre et de frictionner la partie malade avec les cendres. Grandjean suivit le conseil et fut guéri. Trente-neuf ans plus tard, en 1900, il fut amené pour la première fois rue Tête d'Or. Il reconnut en M. Philippe l'enfant qui l'avait guéri d'une si étrange façon. Il raconta l'anecdote à M. Philippe qui se contenta de l'écouter en souriant.

#### **Convocation chez le Préfet**

M. Philippe, au moment de la guerre de 1870, a été convoqué pour partir comme Mobile. Des gens s'y sont opposés. Il y avait une foule à la gare de Perrache pour empêcher qu'il puisse embarquer.

Il a été convoqué chez le Préfet qui lui a dit :

- *Mais enfin, jeune homme, qu'est-ce que vous êtes, qu'est-ce que vous faites ? Comment se fait-il que la foule soit intervenue pour empêcher que vous montiez dans le train pour partir comme Mobile ? Qui êtes vous ?*

Il lui dit :

- *Ben, je suis Nizier Philippe. C'est tout.*

- *Mais que faites-vous, quel est votre métier ?*

- *Oh, je n'ai pas de métier, je rends service, je suis chimiste ! Je suis ce qu'on voudra, mais je rends service aux gens et c'est probablement des gens qui marquent leur reconnaissance en m'empêchant de partir !*

Et un des membres du conseil de préfecture qui se trouvait là, s'est penché vers le préfet et lui a dit :

- *Mais ça, c'est un guérisseur. Il prétend qu'il a des pouvoirs, il endort les gens. Il ne fait rien au fond !*

- Ah ? fait le Préfet, vous êtes guérisseur. Ah ! C'est de vous dont on parle ; vous habitez rue de Créqui ! Ah, C'est vous le fameux mage !!

- Oui, lui dit le conseiller de préfecture, oui c'est lui, mais rassurez-vous, Monsieur le Préfet, il ne peut rien.

M. Philippe l'a regardé et un peu surpris lui a dit :

- Êtes-vous bien sûr !

- Ah, lui dit-il, si vous pouvez quelque chose, si vous avez un pouvoir, alors exercez-le sur moi !

M. Philippe lui dit :

- Eh bien, Monsieur, entendu. TOUT DE SUITE !

Et le bonhomme s'est effondré. Il n'était pas mort. Il n'avait pas reçu un coup de poing brutal de M. Philippe. Pas du tout. Une simple émission de volonté, et le bonhomme qui était à quelques mètres de M. Philippe est tombé. Il est tombé raide. On a essayé de le ranimer, mais rien à faire. Il a fallu que M. Philippe lui dise : « *Levez-vous !* » pour qu'il puisse se lever.

Le Préfet est resté là-dessus un peu rêveur..

#### **Guérison de la jambe d'un jeune dragon et expulsion de la Faculté**

Un jour, un jeune soldat du 2<sup>e</sup> Dragon eut le fémur brisé d'un coup de pied de cheval. La blessure s'était envenimée et on ne parlait rien moins que de lui couper la jambe. C'était un jeune cultivateur et un cultivateur unijambiste est un pauvre malheureux, une épave parce qu'il ne peut plus faire son métier. C'est impossible de labourer avec une jambe de bois et les jambes artificielles n'existaient pas à cette époque. Donc, apprenant qu'on devait lui couper la jambe le lendemain, ce malheureux garçon de 21 ans se mit à sangloter.

M. Philippe s'approcha de lui et lui dit : « *Écoute, mon petit ! Ne pleure pas. Ta jambe, demain, elle sera guérie.* »

Le médecin-chef a entendu le jeune Philippe parler à ce garçon et lui a dit : « *De quoi vous mêlez-vous ? Qu'en savez-vous si elle sera guérie ?* »

Quelques petits tours comme cela ont suffi pour qu'on priât M. Philippe de rester chez lui, lui disant : « *Puisque vous avez la faculté de guérir les malades, il n'est pas nécessaire que vous suiviez nos cours et nos enseignements ! Restez donc chez vous puisque vous êtes plus malin que nous !* » Le jeune Dragon a conservé sa jambe et en sut beaucoup gré à M. Philippe naturellement.

#### **La guérison du Bey de Tunis**

M. Philippe, en 1881, est allé en Tunisie appelé par le Bey de Tunis qui était gravement malade<sup>13</sup>. Le bey de Tunis était perdu et il souffrait abominablement. Le médecin italien qui le soignait l'avait ausculté, et c'est un médecin de la Cour d'Italie qui connaissait M. Philippe qui l'avait fait venir.

Après avoir ausculté le bey, il lui a dit : « *Écoutez, je peux vous accorder 18 mois de vie, sans quoi vous souffrirez et vous resterez peut-être quelques années, mais à souffrir atrocement !* »

Le bey a accepté et immédiatement les souffrances ont disparu. Et il a été guéri en somme, si l'on peut dire, pendant 18 mois. À l'échéance dite, le bey de Tunis est mort.

#### **Guérison du fils du Procureur qui l'a condamné**

M. Philippe a été convoqué au Tribunal. Son avocat était venu, mais lui ne s'est pas dérangé. Le procureur s'est montré particulièrement dur, traitant M. Philippe de menteur et de charlatan. M. Philippe a donc été amené à payer une amende pour exercice illégal de la médecine.

Rentré chez lui, le procureur trouve sa femme en pleurs : « *Notre fils est perdu. Rien ne peut le sauver !* »

- *Qu'est-ce qu'il a ?*

<sup>13</sup> Benoît Philippe, qui avait 25 ans, mourait également de la variole le 11 février 1881. Et pendant ce temps-là, son fils Albert, qui avait 3 mois, mourait de la variole le 5 février 1881 et le frère de M. Philippe, Benoît Philippe, qui avait 25 ans, mourait également de la variole le 11 février 1881.

- *Le croup !*

À l'époque, cela était inguérissable. Le croup est une forme particulière de la diphthérie. Une peau se forme dans la gorge et se détache en partie. Le gosse ne peut ni la cracher ni l'avaler et il meurt étouffé. Les médecins d'alors n'avaient aucun remède.

Le procureur était effondré. Il ne pouvait rien faire, son gosse allait mourir. Sa femme lui dit : « *Le docteur doit revenir, il voudrait te parler.* »

Dès que l'on a sonné à la porte, la mère s'est empressée de faire entrer le docteur. Il a vu le père de l'enfant, un homme accablé qui ne savait plus que faire. Il lui a dit : « *Médicalement, on ne plus rien faire et votre fils est perdu. Je ne connais qu'un homme qui puisse encore le sauver. Ne perdez pas un instant, prenez une voiture et faites-vous conduire au n° 35 de la rue Tête d'Or. Vous demanderez à voir Monsieur Philippe. Hâtez-vous !* »

Il venait de le faire condamner, ...Il l'avait traité de charlatan, d'imposteur. Et bien il est parti rue Tête d'Or. Il a demandé à voir M. Philippe. M. Philippe, qui était là avec M. Chapas, savait par son avocat qu'il venait d'être condamné sur la proposition de ce Monsieur qui ne l'avait pas épargné.

Il a écouté cet homme malheureux qui mettait en lui son dernier espoir. Il lui a dit : « *Rentrez chez vous, Monsieur. À l'instant, votre fils est en train de vomir cette peau qui allait l'étouffer. Votre enfant est sauvé.* »

#### **Un doigt qui repousse**

Un ouvrier menuisier avait perdu son pouce droit, sectionné à la seconde phalange dans une toupie. Le bonhomme était complètement estropié et c'était 80 % de sa dextérité qui s'en allait. Le pouce tombe. Ce brave homme ramasse le pouce, le met dans son gilet et va chez le pharmacien qui lui fait un pansement.

Il va chez le docteur. Le docteur dit : « *J'ai pas le temps de m'occuper de vous pour faire un moignon, revenez ce soir, on vous a fait un pansement, y a pas d'hémorragie ? Bon, revenez ce soir, nous arrangerons ça.* »

Il se dit : « *C'est bien beau ça, et si j'allais voir M. Philippe ?* » Il va au 35, rue de la Tête d'Or et lui dit : « *M. Philippe, je viens vous voir, je me suis coupé un doigt alors ... vous pourriez faire quelque chose pour moi ?* »

M. Philippe le regarde et lui dit : « *Tu l'as ramassé ton doigt, tu l'as ?* »

- *Oui, Monsi..., oui !*

- *Fais voir !*

Alors il lui sort son doigt. M. Philippe le regarde à nouveau et dit : « *Mais c'est bien coupé !* »

Il met le doigt dans sa propre poche, une phalange et demi et lui dit : « *Bon, bien attends, je vais regarder ton pansement.* »

Il défait le pansement, et regarde. Il refait le pansement d'une autre manière et lui dit : « *Tu laisseras ton pansement comme ça pendant 8 jours et tu viendras me trouver dans 8 jours. Viens tel jour à telle heure.* »

- *Ah bon !*

- *Mais ne va pas chez le pharmacien, ne va pas chez le docteur et ne touche absolument pas à ta main ...*

- *Mais, y a pas à mettre quelque chose ...*

- *Non, non, rien.*

- *Bien monsieur, bien monsieur.*

Le bonhomme hésitait un petit peu, et M. Philippe lui dit : « *Tu as entendu hein ? tu viendras dans huit jours.* »

- *Oui monsieur... mais,... est-ce que vous pourriez me rendre mon doigt ?*

M. Philippe le regarde en souriant et lui dit : « *Mais je te l'ai rendu !* »

*In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge*

- Non monsieur, j'vous demande pardon, mais vous l'avez mis dans votre poche.

- Je te dis que je t'ai rendu ton doigt !

- Mais monsieur, je croyais que...

Puis très gêné le pauvre bonhomme est parti mais en se disant : « *Tout de même, j'ai bien vu qu'Monsieur Philippe l'a mis dans sa poche !* » Il est resté un petit peu éberlué.

Huit jours après, il est venu, fidèle au rendez-vous, et il a dit : « *Ben ! Monsieur Philippe, voilà ma main.* »

- Tu n'as pas défait le pansement ?

- Non, Monsieur Philippe.

Il défait le pansement puis lui dit : « *Eh bien, tu vois que je t'ai rendu ton doigt !* »

Le pouce y était.

#### **Assassinat politique**

M. Philippe avertit le président Carnot qu'il devait démissionner s'il voulait échapper à un attentat. Celui-ci refusa. Il fut assassiné à Lyon le 24 juin 1894. M. Philippe dit à quelques-uns que 24 000 ans auparavant un crime identique avait eut lieu au même endroit, que Carnot fut l'assassin, que les chevaux et la voiture furent les mêmes. - Casimir Périer, le nouveau président, reçut le même avertissement, et démissionna le 15 janvier 1895, échappant ainsi à un nouvel attentat.

#### **Résurrection**

Un épicier installé dans un quartier populaire et vendant à crédit, vint un jour trouver M. Philippe et lui dit que son fils, pour qui cependant il avait demandé, venait de mourir. « *C'est bien, lui fut-il répondu, je serai chez toi tout à l'heure.* » Arrivé à la maison de l'épicier, M. Philippe lui demande si les docteurs sont venus. Réponse négative. « *Ton fils dort,* continue M. Philippe, *mais*

*In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge*

*dis-moi, y a t il beaucoup de gens qui te doivent ? »*

- *Oui ! Tenez, de tous les gens inscrits sur ce gros cahier, c'est à peine si j'ai reçu quelques acomptes.*

- *Veux-tu leur réclamer ?*

- *Non, répond l'épicier, et puis je vais le mettre au feu.*

M. Philippe demande à se faire conduire dans la chambre du trépassé, l'appelle par son nom et lui rendit la vie.

#### **Apparition du Maître dans une pièce fermée à clé chez Chacornac**

Un jour Papus, le docteur Lalande, Sédir, Chamuel et quelques autres étaient réunis à Paris, chez les frères Chacornac. Ils étaient réunis là, essayant de comprendre ce que leur expliquait Papus, demandant des précisions sur certains points et, pour ne pas être dérangés, ces amis avaient fermé la porte à clé. À un moment, Papus, un peu dépassé par leurs interrogations et ne pouvant répondre, a dit : « *Ça, le Maître pourrait vous le dire,... mais pas moi.* »

Ils venaient d'entendre Papus,... et tout d'un coup ce fut la voix de M. Philippe, qui était là au milieu d'eux, en chair et en os, et qui leur a parlé, peut-être vingt minutes. Il a donné tous les détails, toutes les précisions, répondu à toutes les questions.

Et tout d'un coup, pffuit !... plus rien. Il n'était plus là.

#### **Mort du cardinal**

Un jour, Mme Chapas vint trouver M. Philippe et lui dit : « *Oh, cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve. J'ai vu un grand enterrement mais dans le corbillard il y avait une tête toute décomposée. Derrière suivaient un grand nombre de prêtres et de magistrats, de membres du barreau et de la politique et une grande foule. En tête, conduisant le cortège, il y avait un diable rouge qui gesticulait et semblait heureux.* »

- *Eh bien !* répondit M. Philippe, *dans quinze jours tu verras exactement cet*

*enterrement comme tu l'as vu en rêve, sauf le diable qui y sera mais que personne ne verra.*

Or quinze jours après, Mme Chapas vit le cortège et c'était le cardinal X (de Lyon) que l'on enterrait. Renseignements pris, elle sut de source autorisée que, tout de suite après sa mort, le corps du cardinal se décomposa et répandit une odeur telle qu'on laissa juste la tête et que, pour donner le change aux visiteurs, on simula un corps, le véritable ayant été enlevé.

#### **Comme sur des œufs**

Benoît Grandjean connaissait une femme qui ne croyait pas en M. Philippe. Un jour, ils étaient ensemble au marché Saint-Antoine, lorsqu'ils rencontrent M. Philippe. Celui-ci avise une paysanne qui vendait des œufs et lui demande le prix d'un panier. Après qu'elle eut répondu, M. Philippe lui dit : « *Mais il faut que je vois d'abord si ces œufs sont bien frais.* » Il en prend un et le casse : dans le jaune il y avait une pièce de 20 fr. Nouvel œuf cassé, nouveau louis d'or. Alors il sort son porte-monnaie mais la paysanne déclare qu'elle ne veut plus vendre ses œufs. M. Philippe s'éloigne. Au bout de quelques minutes, ils voient la paysanne qui descend sur le quai avec son panier d'œufs. Elle en casse plusieurs et naturellement ne trouve rien. Elle les aurait tous cassés si M. Philippe ne l'avait lui-même arrêtée.

#### **Cruelle brûlure**

La domestique de Benoît Grandjean s'était cruellement brûlée le visage en déplaçant dans la cave une bombonne d'acide sulfurique. Benoît Grandjean, prévenu, demande au Ciel en pensant à M. Philippe. Aussitôt les trous qui s'étaient creusés dans le visage disparaissent ; la peau seule reste rouge. L'après-midi, elle va à la séance. M. Philippe lui dit : « *Mais tout a été fait, je ne puis rien faire de plus.* » Quelques jours après, arrivent les parents de la jeune fille prévenus de l'accident par une lettre d'elle. Ils s'attendaient à la trouver au lit et souffrant beaucoup ; ils furent stupéfaits de la voir dans son état normal et l'accusèrent de s'être moquée d'eux. Il fallut, pour les convaincre, qu'elle leur montrât sa robe et sa chemise toutes déchiquetées par le liquide.

#### **Une séance de M. Philippe rue Tête d'Or**

Un enfant de douze ans fut amené par son père et présenté comme ayant l'appendicite.

M. Philippe, après une dissertation sur cette maladie, laquelle il dit être plus fréquente aujourd'hui et être celle appelée autrefois coliques de *Miserere*, amenant l'occlusion intestinale, demanda s'il se trouvait des médecins dans l'assistance ; trois personnes répondirent.

M. Philippe alors les pria de visiter l'enfant et de confirmer ou non le diagnostic qui fut reconnu exact. M. Philippe fit entrer l'enfant dans un cabinet où il le laissa pendant quelques minutes, puis l'ayant ramené devant le public, il fit constater par les médecins son état ; ceux-ci reconnurent qu'il était guéri et ne trouvaient plus de douleur à l'emplacement de l'appendice.

M. Philippe fit comme à l'ordinaire la tournée des malades demandant à chacun ce qu'il ressentait. Arrivé près d'une femme qui lui demandait la guérison de son fils très malade et condamné, il lui dit quelques paroles de consolation puis ensuite : « *Ma pauvre femme, que voulez-vous, il faut bien que nous mourrions, que nous nous en allions* – puis, comme en aparté – *heureusement !* », en levant les yeux au Ciel.

Un peu plus loin, une autre brave femme lui demande une guérison et il lui dit : « *Vous aimez bien le café, n'est-ce pas, et bien privez-vous pendant quelques temps de cette gourmandise* », et s'adressant au public : « *Et vous ne dites seulement pendant deux heures plus de mal de votre prochain, et il sera accordé à cette pauvre femme ce qu'elle demande.* » Tout le monde dit : « *Oui !* »

M. Philippe continuant sa tournée arrive près d'une personne qui lui demande pourquoi Dieu permettait les souffrances semblables à celles que venait d'endurer une pauvre femme séquestrée pendant de longues années par sa famille. Il répondit ceci : « *C'est peut-être pour toi que cette malheureuse a tant souffert !* »

#### **Procès en appel**

Un jour, un homme a été condamné dans une affaire. Et il y avait un papier qui avait été dressé contre lui et ce papier avait permis de condamner cet homme. Il a fait appel de ce jugement. Il est venu rue Tête d'Or trouver M. Philippe et lui a dit : « *Monsieur Philippe, vous savez que je fais appel. C'est idiot, parce que, dans tel coffre fort, le document que j'ai eu tort de signer et qu'on m'a extirpé, il existe.* » Alors il lui a expliqué en détail tout ce

qui s'est passé. Le jugement passe en appel. En appel, le Procureur précise que le document est dans tel coffre et prie d'aller le chercher. On est allé le chercher. Le type qui avait mis le papier dans le coffre était le seul à avoir les clés et les chiffres de la combinaison. Il a ouvert et on a regardé. Il y avait un papier brûlé. On a cherché partout mais il y avait ce papier brûlé et il n'y avait que ça qui avait brûlé à l'intérieur du coffre.

#### Un marabout algérien

Bou Amama, vieillard soufite des environs d'Alger, qui était venu d'Afrique pour le voir, avait dit à plusieurs reprises à Auguste Jacquot qu'il aurait bien voulu lui parler. Un jour, après la séance, M. Philippe descendit derrière eux et s'assit sur un banc de la cour. Bou Amama et Auguste Jacquot s'assirent près de lui. Alfred Haehl était présent. On parla de choses très banales. Puis M. Philippe s'en alla. Et comme Alfred Haehl s'étonnait qu'ayant eu l'occasion de parler à M. Philippe, il n'en avait pas profité, Bou Amama répliqua : « *Je lui ai tout dit et il m'a répondu.* »

#### Fiançailles

Bou Amama avait donné à mademoiselle Encausse une bague dont la pierre venait d'Algérie. Un jour, ils étaient à table avec M. Philippe, Bou Amama entre mademoiselle Encausse et Pierre Bardy à qui elle était fiancée. On avait fumé et Pierre Bardy avait remis sa pipe dans son étui et ce dernier dans la poche intérieure de son veston. Tout à coup, sans que la main de mademoiselle Encausse eut bougé, la pierre de sa bague sauta jusqu'au milieu de la table. Après le dîner, Pierre Bardy sortit son étui pour fumer : sa pipe était cassée en plusieurs morceaux. Peu après les fiançailles furent rompues.

#### Suicide d'un commissaire

Certains avaient su, en France, que M. Philippe était allé en Russie. On avait même su que le tsar Nicolas II avait fait dire au Gouvernement français : « *Faites-en donc un médecin comme je l'ai fait moi-même, car il est le meilleur de tous.* »

Quand le tsar est venu en France pour avoir un entretien avec le président de la République, on l'a installé au Château de Compiègne. La police a su que M. Philippe devait le rencontrer. Comme on avait demandé pour lui un passeport spécial, un commissaire de police a été chargé de faire une

enquête. C'est ainsi qu'un agent de police en civil est venu assister à une des séances de la rue Tête d'Or pour voir ce qu'il s'y passait au juste. Quand M. Philippe s'est levé, tout le monde s'est levé ; lui est resté assis. Tout le monde a enlevé son chapeau ; il a gardé son chapeau. A la fin de la séance, M. Philippe a dit : « *Nous allons faire une prière et remercier le Ciel avant que vous ne partiez.* » Tout le monde s'est levé ; le bonhomme est resté assis.

M. Philippe lui a dit : « *Monsieur, nous allons faire une prière. Je vous demande de vous lever et d'enlever votre chapeau.* » L'autre a enfoncé son chapeau et est resté assis.

M. Philippe n'a rien dit. Il a dit le « *Pater* », il a dit « *l'Ave Maria* »... puis tous ces gens sont partis, un peu scandalisés par l'attitude de cet homme. M. Philippe l'a regardé. L'homme est sorti mais il n'est jamais rentré chez lui... On a retrouvé son corps, noyé dans ce qu'à Lyon on appelle les lones du Rhône, ces parties marécageuses en bordure du fleuve où il y a parfois deux ou trois mètres d'eau. Il ne portait aucune trace de coup ni la moindre blessure. Le bonhomme était allé se détruire, tout simplement parce qu'il avait reçu l'ordre de mourir. Les gens ont lu dans les journaux qu'un « *agent de police chargé d'une mission rue Tête d'Or, est allé se fourvoyer quelque part dans les îles du Rhône où il s'est noyé accidentellement et où son corps a été retrouvé* ».

#### Le Maître punit un homme au théâtre

Un jour, M. Chapas et sa femme se trouvaient au Grand Théâtre de Lyon accompagnés de M. Philippe, de Mme Philippe et de leur fille. Or, un M. Joannes, magicien de son état et qui, bien sûr, avait entendu bien des choses au sujet de M. Philippe, voulut l'entreprendre, juste avant le début de la représentation.

M. Philippe, qui n'était pas dupe de la tentative, glissa à l'oreille de madame Chapas et à voix basse : « *Tu vois ce monsieur, tout prêt de nous, là, derrière ! Hé bien, il ne vas pas repartir seul !* »

Et l'individu est soudainement pris d'une diarrhée qu'il a bien du mal à retenir avant de sortir de la salle précipitamment. Grosse rigolade dans l'entourage de M. Philippe...

### Un bon repas

Un homme ne pouvait plus manger. Chaque fois qu'il essayait de manger, il avait des vomissements où le sang venait. M. Philippe lui donna l'adresse d'un restaurant et lui dit d'y aller et de se faire servir un bon repas. L'homme y est allé, mais n'osa pas commander le repas de peur d'en mourir. À la fin de la journée, M. Philippe vint le rejoindre, commanda un repas pour eux deux, l'obligea à manger, puis à boire du café ; ensuite ils jouèrent au billard. Puis M. Philippe l'a quitté alors ; l'homme est rentré chez lui persuadé qu'il ne vivrait pas jusqu'au lendemain. Mais le lendemain, il revint à la séance, tout heureux de la bonne nuit qu'il avait passée. M. Philippe le renvoya alors chez lui à la campagne et lui donna même de l'argent pour le retour.

### Guérison d'une femme hydropique

À la suite des démarches faites par le Tsar pour obtenir à M. Philippe le titre de docteur en médecine, le professeur Brouardel avait été envoyé à Lyon et il était venu à la séance. Alfred Haehl y était. Une pauvre femme s'y trouvait souffrant atrocement des jambes. M. Philippe prie le professeur de vouloir bien examiner cette malade dans la salle voisine en présence de quelques élèves qu'il désigna dont Alfred Haehl. Il les rejoignit en fin de séance. « *Eh bien !* dit-il au docteur, *que pensez-vous de cette femme ?* » Celui-ci déclara qu'elle était hydropique au dernier degré et qu'elle n'avait probablement que quelques heures à vivre. Rentrés dans la salle où les avait devancés la femme, il appelle cette dernière et lui dit de marcher. Elle obéit en gémissant ; puis au bout d'un moment, elle se met à marcher normalement, retenant ses vêtements devenus subitement beaucoup trop grands. Elle était guérie. Le professeur l'examina : l'enflure avait disparu et il n'y avait sur le plancher aucune trace d'eau. Il dit alors à M. Philippe : « *Ce qui vient de se passer est inexplicable par les lois scientifiques actuellement connues, je ne puis que m'incliner.* » Et, saluant M. Philippe et les témoins, il se retira.

### Résurrection d'un oranger

Un jour, on a rentré tous les arbres du Clos Landar sous la serre. On les a rentrés pour l'hiver. Et un oranger s'est desséché et au printemps, tandis que les autres repartaient, celui-ci conservait ses branches sans feuilles. Madame Philippe s'est aperçu que cet oranger, qu'elle aimait beaucoup, qui était le plus beau, le plus gros de tous, était mort. Alors elle le dit à son mari : « *Écoute, tu pourras aller au Parc de la Tête d'Or, tu connais Untel, tâche*

*donc de lui demander si on pourrait trouver un autre oranger qu'on mettrait à la place de celui-là qui est mort.* » M. Philippe lui dit : « *Oui, en effet.* »

- *Je le regrette, tu sais, parce qu'il était beau.*

- *Ah, tu le regrettes, ma Jeanne !*

- *Oui, bien sûr. Il était si beau, c'est le plus beau, le plus joli.*

- *Écoute, ne te tourmente pas, je n'irai pas au Parc de la Tête d'Or, c'est pas la peine. Laisse passer la journée. Demain, tu reviendras ici à la même heure, et sur ton oranger qui est mort, il y aura des feuilles, des fleurs et des fruits.*

Et le lendemain, madame Philippe est venue – on n'avait pas déterré l'oranger, il était toujours dans le pot – et il y avait des fruits et des fleurs.

### Le Maître corrige une femme qui dans une autre vie fut pirate

Une dame, un jour, vient trouver M. Philippe. Elle lui dit : « *M. Philippe, ma fille est malade. Et le médecin n'a pas de gros espoir.* » Alors M. Philippe a répondu : « *Ben, oui, tu sais, faut te faire une idée, que tu acceptes, ta fille va partir.* »

- *Non, je veux pas qu'elle parte, je veux que vous me la gardiez.*

- *Doucement, doucement, doucement, ... on ne dit pas « je veux ». Moi, je ne dis pas « je veux » alors pourquoi est-ce que tu dis, toi, « je veux » ?*

- *Parce que je veux que vous me la gardiez, je sais que vous pouvez me la garder.*

- *Oh, oui, bien sûr, je peux te la garder. Si tu veux le prendre sur toi, comme ça, je veux bien... je te la garderai. Mais ça te coûtera cher !*

- *Ça m'est égal.*

- *Écoute, avec la tête que tu as, je sais très bien que je n'arriverai pas à te convaincre, ... que la responsabilité reste sur toi.*

La jeune fille à guérir s'appelait Marie. Elle avait un frère qui s'appelait Joseph. Ainsi la jeune fille a guéri, comme ça, et puis Joseph est mort. La mère, elle a tiqué, elle a dit : « Ça y est, je commence à payer. Mon fils s'en va, ma fille, je l'ai gardée mais elle est impossible. »

C'est que sa fille, qui était une enfant charmante au demeurant, était devenue véritablement satanique et démoniaque. Et le résultat, c'est que cette brave dame a empoisonné la vie de plusieurs personnes.

Sa mère, sur son lit de mort, a dit à M. Philippe : « Dîtes, Maître, je vois que ma fille, vous me l'avez gardée comme je l'ai voulu. »

- Oui, bien sûr.

- J'ai payé cher. Mais elle va encore rester longtemps ?

- Oui, bien sûr. T'as voulu qu'elle reste, un temps déterminé, tu l'as fixé toi-même, mais, c'est pas ta fille.

- Pourquoi je suis si entêtée ?

Alors il l'a regardé et il lui a dit : « Oh, tu es de taille à ce que je te le dise. Dis donc, tu es une femme bien gentille, une femme charmante, oui très bien, maintenant dans cette vie...! Il y a quelques siècles, t'étais pas comme ça. »

- Qu'est-ce que j'étais ?

- Oh, je peux te le dire, tu es de taille à le supporter, eh bien tu étais un pirate, t'étais un homme et tu t'es incarné comme femme pour acquérir un peu de douceur.

**Le Maître accepte que le démon soit en lui**

Un jour, Claude Laurent, Jean Roche et son épouse, étaient invités chez X, et il y avait là un Monsieur qui était également invité avec sa femme. M. Philippe était également invité chez ces gens-là qui donnaient un grand dîner. Dans l'après-midi qui précédait, un des membres qui a assisté à ce dîner, a eu une mésaventure avec sa femme. Lui était médecin. Et il avait un

malade à voir. Un malade sur lequel il avait pris des notes, et il voulait relire ses notes. Il allait passer chez ce malade quand il s'est rappelé qu'il les avait laissées sur son bureau. Il est donc rentré chez lui, il a cherché à droite, à gauche, mais il n'a pas retrouvé les notes. Finalement, il va dans la table de nuit, elles n'y étaient pas. Il regarde dans la table de nuit de sa femme en se disant : « *Quelque fois que ma femme les ait rangées...* » Et là, il s'aperçoit que sa femme le trompait. Il y avait de la correspondance avec l'amant de sa femme. Il bouillait quand tout d'un coup il dit : « *Bien. On va dîner chez Untel. Quand on rentrera, je la tuera.* » Voilà une solution, évidemment !! Pas la meilleure. Et le type bouillait de jalousie. Avec beaucoup d'empire sur lui, il arrive le soir, chez les gens, à sept heures pour se mettre à table. Tout le monde se met à table, quand M. Philippe prend une colère !!! Il tapait des coups de poing sur la table, il tréignait... une colère formidable. Les invités ainsi que les hôtes étaient perdus,... le Maître se mettait en colère ? Jean Roche était un peu sidéré. Il en a parlé à Claude Laurent qui a déclaré : « *Je ne comprends pas, il y a une raison mais je ne la comprends pas ! Faudra qu'on demande à Jean.* » Ils ont demandé à M. Chapas. M. Chapas leur a dit après quelques jours : « *Dans l'assistance, il y avait quelqu'un qui s'était aperçu que sa femme le trompait. Il a vu des lettres. Et il avait décidé de la tracter. Et Monsieur Philippe a vu le démon qui était derrière l'autre et qui le poussait à commettre ce crime. Monsieur Philippe a donné l'ordre à ce démon de s'attaquer à lui. Et l'autre, quand il a vu que Monsieur Philippe était un adversaire de choix, il s'est alors précipité sur lui et Monsieur Philippe l'a laissé s'incarner et il fallait qu'il le manifeste. Et là, il l'a dompté. Il lui a dit "tu vas filer, et tu vas le laisser tranquille". Mais l'autre avait dépensé sa force - parce qu'il en fallait une sacrée force pour lutter contre un Envoyé tel que Monsieur Philippe ! - Et rien ne s'est produit, le bonhomme n'a pas tué sa femme. Et ça s'est arrangé comme ça.* »



Une dernière chose enfin. M. Philippe, qui avait un pouvoir sur les êtres humains, ne l'exerçait pas, car M. Philippe savait que Dieu ayant créé les hommes libres, nul ne devait porter atteinte à cette liberté ; et en sa qualité de plus grand serviteur du Ciel, M. Philippe tenait essentiellement à respecter les arrêts de Dieu.

### Douleurs de Madame Philippe à l'estomac

Les gens pourraient dire : « Mais Monsieur Philippe a été impuissant à guérir la maladie d'estomac qu'avait sa femme ! » C'est exact. C'est-à-dire que c'est exact en partie. Ce qui est exact, c'est que madame Philippe, qui est morte le 25 décembre 1939, est morte avec sa maladie d'estomac qu'elle avait depuis 1876. Elle n'est pas morte de cela, mais elle est morte ayant toute sa vie souffert de l'estomac.

Or un jour, que les souffrances avaient été très fortes, elle avait demandé à son mari : « Dis donc, tu ne pourrais pas me soulager, tu ne pourrais pas me guérir cette maladie d'estomac ? »

M. Philippe lui a répondu : « Mais ma Jeanne, si tu guéris, toi, il y a une mère de famille qui n'est pas malade, parce qu'elle a besoin de gagner sa vie et celle de ses enfants, puisqu'elle est veuve, elle aura la maladie que tu as, toi. Alors ? »

Elle lui dit : « Non ! À ce prix-là, j'aime mieux garder mon mal ! »

### Le sacrifice de sa fille pour la France

On a dit aussi : « Monsieur Philippe, c'est un charlatan, il n'a même pas pu guérir sa femme ! Il n'a pas empêché sa fille de mourir ! »

Non, il ne l'a pas empêché, il savait très bien qu'elle allait mourir. M. Philippe donna ici un exemple extraordinaire : son gendre, sa belle-mère, sa femme demandaient à genoux la guérison. M. Philippe leur répondit : « La volonté du Ciel est qu'elle s'en aille mais, pour vous prouver que le Ciel peut tout, elle ira mieux deux jours, mais le troisième, elle reviendra à l'état où elle est en ce moment. » En effet, elle se leva subitement le lundi... dans la nuit du mercredi elle retomba. Plusieurs milliers de gens assistèrent à son enterrement, place Saint-Paul, et elle fut inhumée dans le caveau de famille du cimetière de Loyasse.

Il n'a rien fait pour qu'elle ne mourût pas. Sa fille accomplissait un sacrifice, et on n'empêche pas ceux qui viennent pour se sacrifier, par amour pour l'humanité, de se sacrifier quand l'heure est venue. « Elle est partie, disait monsieur Chapas, pour préparer le ressouvenir. »<sup>14</sup>

<sup>14</sup> Victoire Philippe mourut à l'Arbresle le 29 août 1904, à l'âge de 25 ans.

### EN CONCLUSION

Le XIX<sup>e</sup> a été un siècle très porté sur l'ésotérisme. De multiples personnalités s'y sont distinguées. À la différence de beaucoup d'expérimentateurs de l'au-delà, la philosophie spirituelle de M. Philippe débouche sur un christianisme pur.

Il régnait autour de M. Philippe une atmosphère surnaturelle de miracles, de guérisons spectaculaires, et cela quotidiennement, sur des dizaines d'années... Au 35 de la rue Tête d'or, M. Philippe ne faisait jamais payer ses patients, ceux-ci devaient payer d'une autre « monnaie ». Ils devaient prier le Christ et promettre d'essayer d'aimer leurs prochains comme eux-mêmes.

En lisant les « paroles » de M. Philippe, recueillies dans plusieurs ouvrages, nous sommes frappés par le message purement chrétien où l'exigence morale qui découle de ses paroles est vertigineuse tant la responsabilité individuelle et le sens de l'effort sont sollicités.

M. Philippe a confirmé l'Évangile et son unique enseignement demeure : « Aimez-vous les uns et les autres, comme je vous ai aimés. »



**Gabriel Petitjean**

### HOMMAGE AU MAÎTRE<sup>15</sup>

À notre affectionné Bienfaiteur  
Monsieur PHILIPPE  
Pour sa fête,

<sup>15</sup> Gabriel Petitjean composait les sonnets que l'on remettait à M. Philippe pour sa fête, le jour des Rameaux. Disciple lui aussi, il vint à une séance pour une jambe malade qu'on devait lui couper. En trois séances il fut rétabli, et comme madame Grandjean admirait qu'il avait été si rapidement guéri. M. Philippe répondit tout haut : « Ces derniers temps ses jambes ne pouvaient plus le porter, mais il les a fait marcher auparavant ; il faisait porter des paniers de provisions aux malheureux et il ne l'a jamais dit. Il a payé d'avance ; le Ciel devait donc le guérir. »

Note de Ph. Collin.

*In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge*



Notre âme en ce beau jour quitte un instant la terre,  
Et va porter au ciel sa plus pure prière  
Sa prière d'amour adressée au Seigneur  
Pour bénir votre nom, ô cher consolateur.

L'espérance, la vie, le bonheur, la lumière,  
La douce paix du cœur et notre foi si chère,  
Ces vertus, ces trésors, auguste Bienfaiteur  
Vous les versez sur nous comme un divin pasteur.

Aussi que de reconnaissance !  
D'affectueuse confiance,  
Dans le chant vibrant du poète.

Daignez en accepter l'hommage,  
C'est de notre âme l'humble gage  
Qui vous souhaite votre fête.

28 mars 1897



Cher Bienfaiteur, mon Ange gardien m'a dit :  
Va mon enfant chéri, va toi le plus petit  
Parler bien doucement, comme dans la prière,  
À l'apôtre Divin que Dieu mit sur la terre.

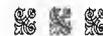
Au nom de tous, dis-lui que le sien est béni,  
Que notre cœur lui donne un amour infini ;  
Dis-lui que sa grande âme, enfant nous est bien chère,  
Qu'il est notre Sauveur, notre bienveillant père.

Pour célébrer sa douce et sainte fête,  
Ouvre ton cœur, joins les mains, sois poète,  
Dis, pour nous tous, en accents très émus :  
Ô Maître aimé votre beau front rayonne,

*In memoriam : M. Philippe, de Lyon, thaumaturge*

D'une éclatante et céleste couronne,  
Auréole d'Amour faite de vos vertus.

27 mars 1898



Doux Maître, autour de vous, plus de maux, plus de pleurs ;  
Votre but est atteint, tout est joie et splendeurs,  
La vie est en notre âme à l'allégresse unie,  
Hosanna ! tout sourit, c'est l'aurore bénie.

Que cet humble sonnet soit l'encens de ces fleurs,  
Qu'il chante avec amour les stances de nos cœurs,  
Qu'en une ravissante et céleste harmonie,  
Il porte aux pieds de Dieu sa tendresse infinie.

Ô Maître bien-aimé, cher délicat trésor,  
Les Anges du Seigneur, en un ardent essor,  
Couronnent votre tête.  
La fleur se fanera, demain, dans quelques jours,  
Mais nos cœurs resteront pour célébrer toujours  
Votre immortelle fête.

26 mars 1899

RUE  
Maître PHILIPPE  
Thaumaturge 1849-1905

## Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XX<sup>e</sup> siècle.

*Passionnante et bouillonnante furent les premières années du XX<sup>e</sup> siècle qui virent se développer de nombreux mouvements occultistes et spiritualistes autour de figures bien connues de nos lecteurs : Papus, Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita, etc. C'est dans cette mouvance que se développa le martinisme qui rassembla des personnalités des lettres et des arts.*

*C'est à un artiste espagnol arrivé à Paris et plus précisément à Montmartre en 1904 et qui, plus tard, deviendra célèbre dans le monde entier, que Marijo Ariëns-Volker, universitaire néerlandaise, a consacré un important ouvrage : *De wangen van de Macroprosopus*. Cet artiste s'appelait Pablo Picasso et l'étude de Marijo s'articule autour de son célèbre tableau « *Les demoiselles d'Avignon* » dont elle nous présente une interprétation originale. Nous y découvrons une facette jusqu'ici peu connue de cet artiste.*

*Ce livre n'a pas encore été traduit en français et nous le regrettons. Cependant, avec la grande gentillesse qui lui est familière et en témoignage de l'amitié que nous nous portons mutuellement depuis plusieurs années, Marijo m'a remis un résumé en français de son ouvrage et c'est celui-ci que, avec son autorisation, je publie dans les pages qui suivent.*

*Que Marijo trouve ici l'expression de ma gratitude et mes félicitations pour le travail ardu qu'elle a su mener avec tant de talent et de persévérance.*

**Yves-Fred Boisset**

## Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XX<sup>e</sup> siècle

**Par Marijo Ariëns-Volker**

Depuis les années soixante du siècle dernier, la méthode formelle des recherches sur l'histoire de l'art a été remplacée par une méthode plus interdisciplinaire. Ceci a eu pour conséquence que l'attention s'est également portée sur la littérature occulte et ésotérique qui était jusqu'alors négligée. La relation entre l'occultisme et la naissance de courants de pensée artistique spécifiques a été l'objet de multiples attentions dont les résultats ont d'ailleurs conduit à diverses expositions, mais le rôle de Picasso est resté sous-exposé.



Une des exceptions est la recherche du professeur Américain Lydia Gasman, qui tire clairement la conclusion que l'occultisme et surtout l'Alchimie ont été une source importante d'inspiration du peintre durant sa période surréaliste. Dans cette recherche, le tableau *Les Demoiselles d'Avignon* peint par Picasso en 1907 occupe une place centrale. Malgré la grande quantité de critiques vouées à cette œuvre lors de sa réception, beaucoup de questions restent encore ouvertes. Avant d'éclairer ce tableau par une nouvelle lumière « vue de l'occultisme », ce traité porte une attention détaillée au cadre idéologique et théorique des milieux qui étaient actifs durant la période de sa création.

Le deuxième chapitre parle de la naissance et de l'histoire de l'Ordre Martiniste, qui a joué un rôle prépondérant au sein du mouvement occulte en France autour de 1900. Cet Ordre fut fondé en 1884 par Gérard Encausse, qui fut connu sous le nom de Papus comme l'un des occultistes les plus influents de la fin du siècle.

Membre au début de l'Association Théosophique, Papus était très déçu par le caractère éclectique de ce mouvement. Simultanément, son aversion du processus de sécularisation qui influençait la franc-maçonnerie depuis quelque temps, l'a amené à fonder son propre ordre, en s'inspirant des systèmes théosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle de Martines de Pasqually et de Louis-Claude de Saint-Martin. Il a aussi largement puisé dans l'œuvre d'auteurs occultistes comme Antoine Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi (Alphonse Louis

Constant), Hoené Wronski et son propre contemporain Joseph Alexandre Saint-Yves d'Alveydre.

Lors de la naissance de cet Ordre Martiniste a été fondé, à l'instigation du marquis Stanislas de Guaita, l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix. Puisque ces deux associations avaient à peu près les mêmes membres, il a été décidé le 5 juillet 1892 de conclure un « traité d'alliance organique », qui stipulait que seuls ceux qui étaient en possession des trois premiers degrés du Martinisme pouvaient avoir accès à la Rose-Croix ; cette règle est restée en vigueur jusqu'à nos jours.

Dans ce chapitre, l'attention est également portée à l'Église Gnostique qui est étroitement liée au Martinisme. La fondation de cette église était une initiative de l'archiviste Stanislas Doineau (Jules-Stanislas Benoît), qui avait trouvé en 1888 dans les archives d'Orléans un manuscrit gnostique datant de 1022 et qui s'est ensuite plongé dans les systèmes gnostiques anciens. Étant donné les liens étroits avec l'Ordre Martiniste, beaucoup d'évêques étaient recrutés dans ce cercle.

Durant les premières années de son existence, l'Ordre Martiniste adoptait un profil assez bas, mais peu à peu l'intérêt qu'il suscitait grandissait. En 1888 parut pour la première fois le mensuel *L'Initiation* comme organe officiel de l'Ordre. En décembre 1889, Papus commençait à tenir des « soirées » pour les employés du mensuel, ce qui a eu pour résultat la fondation du *Groupe Indépendant d'Études Ésotériques*. Ce centre d'études s'est développé pour devenir le lieu de rencontres par excellence pour les intellectuels et les artistes. Cette élite culturelle a joué un rôle important dans la popularisation des mouvements ésotériques mentionnés. La popularisation était également assurée par des périodiques comme *Le Cœur*, *La Plume*, *Le Mercure de France* et *La Revue Blanche*, qui ont ouvert leurs colonnes aux articles sur la Théosophie, le Spiritisme et l'Occultisme.

Le troisième chapitre est consacré aux trois principaux inspirateurs de Picasso : Alfred Jany, Paul Gauguin et Paul Cézanne.

Bien qu'il ne soit pas certain que Picasso ait rencontré l'écrivain Alfred Jany en chair et en os, l'influence de celui-ci est généralement considérée comme décisive dans son développement. Dans diverses critiques de réception, l'accent est mis sur les aspects occultes de l'œuvre de Jany. Sa soi-disant « science », la *Pataphysique*, serait la retombée d'expériences métaphysiques personnelles et le mot *Pataphysique* serait une contraction des concepts

« Physique » et « Métaphysique ». Jany paraît également avoir été bien au courant des publications de l'Ordre Martiniste et de l'Église Gnostique. Son œuvre littéraire et sa correspondance personnelle montrent une connaissance approfondie de l'Alchimie.

Picasso avait littéralement une passion pour l'œuvre de Paul Gauguin. Des circonstances personnelles, lettres et sources contemporaines, indiquent que Gauguin déjà jeune a dû connaître certaines facettes de l'occultisme. La grand-mère maternelle de Gauguin était Flora Tristan, écrivain et féministe avant la lettre. Tristan, auteur d'un certain nombre de livres à inspiration socialiste, rencontra à 34 ans après le divorce de son mari, Eliphas Lévi, avec lequel elle a entretenu une relation intime qui démontre clairement une influence mutuelle.

Gauguin était régulièrement en compagnie de l'écrivain August Strindberg. Strindberg venait souvent à Paris où il fréquentait les milieux occultes. Avec Camille Flammarion, il figurait parmi les membres honoraires de l'Association Alchimique de France.

Dans son essai *L'Esprit moderne et le catholicisme* (1897-1898), qui s'appelait à l'origine *L'Église catholique et les temps modernes*, Gauguin se réfère à la figure centrale de l'histoire hermétique, Hermes-Thot. Le titre du tableau de Gauguin *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* (1897) se conforme presque littéralement à la célèbre formule du gnosticisme valentinien. L'abbé Fournié, qui figure avec Saint-Martin et Willermoz parmi les principaux élèves de Martines de Pasqually, a publié un livre sur son maître sous un titre comparable : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous deviendrons* (1901). Fournié aurait été inspiré en cela par les paroles que Pasqually lui avait dites lors de leur première rencontre : « Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue, eh bien ! Ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous le saurez. »

Selon Robert Amadou, le plus important spécialiste du martinisme, « La grande affaire » du martinisme est : *D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ?*

Picasso n'a jamais laissé planer de doute sur le fait que l'influence de Paul Cézanne a été d'une importance cruciale pour son développement. En 1948, le marchand d'art Daniel Henry Kahnweiler insistait sur le fait que seule l'ancienne tradition européenne et notamment la découverte par les cubistes des « véritables intentions de Cézanne » pouvait éclairer le courant de pensée artistique qui a débuté avec *Les Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Et selon



l'écrivain André Salmon, l'art des cubistes dont Cézanne aurait été la « source secrète », tendait vers l'éternel.

Marie-Louise Krumrine décrit dans son étude volumineuse, *Paul Cézanne and the Bathers* (1990), les nombreuses visites que Cézanne a faites à la Bibliothèque Méjanès du XVIII<sup>e</sup> siècle

à Aix-en-Provence. Selon elle, la raison de ces visites est la présence d'une grande quantité de traités magiques et alchimiques qui y sont conservés. Sur cette base, elle interprète diverses œuvres de Cézanne comme étant inspirées par l'emblématique alchimique. Cézanne avait des contacts multiples avec diverses figures prééminentes du monde de l'Occultisme. Ainsi, il venait régulièrement à Paris au salon de Nina de Villard, où ceux qui étaient intéressés par l'Occultisme avaient leurs habitudes. En outre, il était très lié avec Paul Alexis. À son tour Alexis était devenu en 1884 l'ami de Paul Adam, qui en 1891 faisait partie du premier Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste. Après que Cézanne se fut installé à Aix, il entretenait entre 1896 et 1904 une correspondance intensive avec Joachim Gasquet. Aux côtés d'Augustin Chaboseau, Gasquet était le collaborateur principal du périodique martiniste *Psyché*, fondé par Papus et dont la direction avait été confiée à Michelet. Chaboseau et Michelet étaient tous deux membres du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste.

Il semble que plus encore que ne le suppose Krumrine, la représentation emblématique du processus alchimique a été le thème central de la naissance de l'œuvre de Cézanne.

Le quatrième chapitre traite des trois contemporains de Picasso qu'il voyait fréquemment, avec qui il cohabitait même, et qui l'inspiraient fortement : les écrivains Max Jacob, Guillaume Apollinaire et André Salmon.

Picasso rencontra l'écrivain Max Jacob en 1901 dans la galerie du marchand Ambroise Vollard, et ils sont devenus des amis intimes.

Fernande Olivier évoque dans ses mémoires publiées en 1933 sur le Bateau Lavoir, où elle habitait avec Picasso, la renommée de Jacob dans le domaine des sciences occultes. Jacob, qui devait se convertir quelques années plus tard au catholicisme, ne faisait pas de secret après son entrée au couvent de Saint-Benoît que même à ce moment-là, il considérait toujours la Kabbale et notamment le *Zohar*, comme la « philosophie de sa vie ».

Selon une autre ancienne partenaire de Picasso, Dora Maar, le peintre lui-même, sous l'influence de Jacob, était aussi un grand connaisseur de la mystique et la Kabbale. Les lettres envoyées par André Salmon au couturier et collectionneur d'art Jacques Doucet donnent plus d'éclairage à ce sujet. Picasso et le poète Guillaume Apollinaire se sont connus en 1904. Apollinaire dans ses textes se réfère régulièrement à la figure de Hermes Trismégistus. Le biographe de Picasso John Richardson indique que Picasso se laissait également inspirer par l'hermétisme dans la figuration de son œuvre.

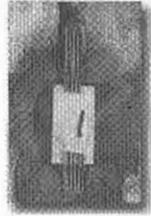
Pendant la période où Apollinaire et Picasso habitaient à Montmartre, ils avaient des contacts réguliers avec Péladan. En outre, Apollinaire était très lié avec le poète Victor Émile Michelet, qui pendant plusieurs années a fait partie du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste. Il l'admirait notamment pour la manière dont il avait réussi à donner une valeur plus profonde à l'occultisme, de sorte que « ce ne soit pas seulement une source simple d'inspiration poétique ». Il aurait également effectué une véritable synthèse de l'ésotérisme et de la littérature, laquelle démontrait que « l'ésotérisme est le seul cadre pour la vie intérieure, et la vie intérieure est le seul contenu de valeur pour la poésie ». Dans le poème « Cortège », Apollinaire tend une rose à plusieurs poètes du passé, et dans le Manifeste Futuriste, *L'Antitradition Futuriste. Manifeste-synthèse*, de juin 1913, il offre sa rose favorite à tous ceux qui partagent ses idéaux. Des recherches sur la bibliothèque d'Apollinaire ont démontré qu'il avait en sa possession divers livres de Papus, parmi lesquels une étude sur le Tarot. En plus, il possédait de nombreux ouvrages d'autres martinistes, tels que Sédir, Paul Adam, F. Ch. Barlet, Josephin Péladan, V. E. Michelet et d'auteurs comme Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre.

Des livres sur l'Alchimie de Dom Pernety et le magazine *Les Nouveaux Horizons* de l'alchimiste Jollivet Castelot voisinaient avec des éditions spéciales de la Librairie hermétique.

Il est significatif qu'Apollinaire possédait les périodiques *L'Initiation* et *La Gnose*, respectivement les organes officiels de l'Ordre Martiniste et l'Église Gnostique.

Longtemps, peu d'attention a été prêtée aux textes d'André Salmon, bien que ce soit justement lui le premier qui s'exprima sur le cubisme. Selon Max Jacob, il était même « le grand poète de la bande, aux yeux de tous » : Salmon écrit plusieurs fois ouvertement au sujet de ses contacts avec

Papus. Il se réfère aussi régulièrement à la franc-maçonnerie et mentionne nommément, bien que de manière un peu cryptique, *Louis-Claude de Saint-Martin, l'Ordre Martiniste, Stanislas de Guaita, Péladan, V. E. Michelet et Saint-Yves d'Alveydre*.



Dans les lettres que Salmon a envoyées autour de 1916 au collectionneur Doucet, il aborde plus profondément les circonstances qui ont mené à la naissance de l'art moderne. Il écrit que des sources occultes y ont joué un rôle très important et rappelle les liens « mystiques » avec les peintres. Il décrit l'atelier de Picasso comme étant ouvert seulement aux « initiés ».

Dans le cinquième chapitre, beaucoup d'attention est portée à la réception du tableau *Les Femmes d'Alger* de Picasso. Depuis la naissance de cette toile, de nombreux contemporains et des chercheurs des années suivantes se sont penchés sur la signification de ce tableau. Picasso lui-même n'a jamais donné une explication claire. Les questions étaient détournées, ou bien il y répondait par une plaisanterie ou par des affirmations contradictoires. Picasso a fait des centaines d'esquisses qui ont été publiées graduellement entre 1942 et 1973. En les analysant, on pouvait en apprendre plus sur l'histoire de la naissance du tableau, mais de nouvelles questions se posaient également.

La critique d'André Salmon « *Histoire anecdotique du cubisme* » dans *La Jeune Peinture française* de 1912 est considérée comme la source principale sur les *Femmes d'Alger* et leur première réception.

Dans cet écrit, Salmon appelle le tableau pour la première fois par son nom, même si c'est incomplètement : *Le b... philosophique*.

Comme Picasso lui-même, ses amis aussi ne se sont exprimés sur ce tableau qu'en paroles énigmatiques. Selon Max Jacob, qui a réagi seulement beaucoup plus tard, Picasso voulait avec ce tableau changer l'aspect de la vie. L'impression qu'avait Georges Braque en le voyant était le sentiment « *de boire du kérosène pour cracher le feu* ». En 1931, Salmon parle du tableau comme d'une « transformation » et une « illumination » et en 1945 il décrit l'atelier de Picasso au Bateau-Lavoir où ont été peintes les *Femmes d'Alger* : « *Ici, dans les couloirs des ténèbres, vivaient les vrais adorateurs du feu.* » Divers commentateurs, comme le peintre danois Axel Salto, après avoir visité son atelier, attribuaient à Picasso même des pouvoirs surnaturels.

Kahnweiler a toujours affirmé au cours des années qu'il n'était pas question d'une influence directe de l'art africain dans la naissance du cubisme, comme cela a été souvent suggéré. L'auteur Francis Carco écrivait après une visite à Picasso dans son atelier où il peignait *Les Femmes d'Alger* qu'il donnait l'impression de travailler dans un laboratoire. Gertrude Stein dans son livre *Picasso* de 1938 parle d'une influence de l'art africain pendant la naissance des *Femmes d'Alger*, mais elle affirme qu'elle ne parle pas d'art primitif en disant cela.

Il s'agirait ici au contraire d'un art très conventionnel basé sur la culture arabe.

Et elle insiste sur le fait que c'étaient les arabes qui ont communiqué aux nègres leur civilisation et leur culture.

Le spécialiste de Picasso, William Rubin, dit attacher beaucoup de valeur à ce qu'il appelle « l'approche poétique » d'André Breton. L'association faite par celui-ci entre *Les Femmes d'Alger* et les mystères du rite et du rituel serait le plus proche de l'intention que Picasso a eue en peignant le tableau.

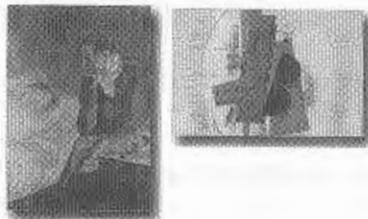
La bibliothèque de Breton, à la vente aux enchères de 2003, s'est avérée être une véritable « Bibliotheca Philosophica Hermetica ». L'écrivain possédait de nombreux œuvres ésotériques de base, d'époques anciennes aussi bien que récentes. La présence d'œuvres d'auteurs contemporains sur le martinisme est significative ; notons l'étude en deux parties *Martines de Pasqually* de Gérard van Rijnberk ainsi que des œuvres de Robert Ambelain et Robert Amadou, la plupart munies de dédicaces personnelles et très amicales.

Pendant la période avant la Seconde Guerre mondiale, Breton jouait le rôle de « pape » du Surréalisme. Le conservateur du Musée Picasso Jean Clair cite Raymond Queneau, qui écrivait qu'au sein de ce courant beaucoup d'attention était portée à ce qu'on appelle le « Papisisme ».

Breton, qui durant les années vingt était le secrétaire du collectionneur Jacques Doucet, essayait pendant cette période de convaincre son employeur d'acheter *Les Femmes d'Alger*. Il compare le tableau à *La Vierge* de Cimabue et pense qu'on ne peut en parler que d'une manière mystique.

Dans ce chapitre on aborde également la question de savoir s'il y a eu ou non une influence de l'art africain, une interrogation qui a toujours été sujet de débats dans l'histoire de l'art.

Edward Fry était le premier qui mentionne, même de manière sommaire, le thème du bordel en indiquant comment d'autres peintres avant Picasso, comme Toulouse Lautrec et George Rouault, avaient traité ce motif.



En 1972, Leo Steinberg, dans son essai *The Philosophical Brothel*, donna fondamentalement à la discussion sur les *Demoiselles* une autre orientation. Il qualifia le tableau de « paradigme de tout l'art moderne », marqué par l'omission d'une signification directe en faveur d'une abstrac-

tion auto-référentielle. En 1974, André Malraux révélait dans *La Tête d'obsidienne*, que Picasso lui aurait dit en 1937 qu'en peignant *Les Demoiselles* il se serait rendu compte de la force magique de l'art primitif et qu'il n'aurait été question d'aucune influence formelle. Picasso aurait qualifié le tableau comme sa première toile exorciste.

En 1994, Rubin a résumé à nouveau les diverses interprétations. Il suppose qu'une crise érotique personnelle de Picasso, causée par la rupture avec sa compagne Fernande Olivier, aurait joué un rôle. En se basant sur les paroles de Picasso disant que *Les Demoiselles* seraient un tableau exorciste, il pense que la peur de maladies sexuelles l'aurait inspiré à peindre les visages déformés des personnages, qui ressembleraient à ceux qui souffrent de la syphilis.

Dans le chapitre suivant, les connexions de Picasso avec le milieu occulte sont discutées. Le biographe de Picasso, John Richardson, pense qu'il est entré en contact avec l'image hermétique du monde à un stade précoce, par ses contacts avec Max Jacob et Apollinaire. Il s'avère aussi que pendant ses premières années à Paris, Picasso a reçu beaucoup de soutien de son compatriote, le guitariste Ricardo Vines. Vines était un visiteur assidu des deux librairies occultes, *L'Art Indépendant* et *La Librairie du Merveilleux*. Cette dernière adresse était le point de ralliement du « groupe indépendant d'études ésotériques » de Papus. Selon Breton, Picasso entretenait également de bons contacts avec Péladan.

Fernande Olivier, qui vivait ensemble avec Picasso dans le Bateau Lavoisier, écrit que Picasso avait aménagé en chapelle une petite pièce dans le Bateau Lavoisier où ils habitaient. La description de cet endroit est conforme à celle du

« Laboratoire Magique », dont Papus, dans son *Traité Méthodique de Magie Pratique* recommande l'installation à ses nouveaux « étudiants » en occultisme. Le petit-fils de Picasso, Olivier Widmaier, s'étonne dans une chronique de sa famille récemment parue que le fait que Picasso organisait régulièrement des séances spiritistes, soit si rarement mentionné.

Marie-Laure Bernadac et Christine Piot, qui ont soumis les écrits de Picasso à une analyse sémantique, signalent qu'il y est souvent question de l'opposition entre la lumière et l'obscurité. Le chemin de l'obscurité à la lumière est une expression allusive qui, dans la franc-maçonnerie, visualise le chemin de la Chambre Noire vers la lumière de la Loge.

Dans le chapitre « Pour dessiner de l'ombre à la chandelle » du livre cryptique *Archives du Club des Onze de Salmon* (1923), il est question d'un peintre qui souffre de l'angoisse du nouveau. Dans ce texte, Salmon fait également référence à l'Alchimie, Saint-Martin et une initiation.

Jacob et Apollinaire suggèrent également que Picasso a été initié. Apollinaire l'appelle entre autres un « nouvel homme » et un « nouveau né ».

Dans les années quarante, dans une conversation avec le photographe Gyula Brassai, Picasso a reconnu avoir été membre d'un Ordre pendant sa période cubiste. Ceci aurait également été la raison pour laquelle il ne signait pas quelques-unes de ses toiles pendant cette période.

En Russie, le martinisme russe, le Rite de Novikoff, était très répandu depuis deux siècles. Ce mouvement initiatique qui peut être réduit directement à Saint-Martin, comptait parmi ses membres à partir de la deuxième moitié du dix-huitième siècle jusqu'à la révolution de 1917, des membres de la famille du Tsar, l'aristocratie, des savants, écrivains et intellectuels, ainsi que des représentants du haut clergé. Au début du vingtième siècle, Moscou était le centre de ce martinisme. Bien qu'en nom le martinisme russe opérait indépendamment de l'Ordre Martiniste, il y avait des liens étroits entre les deux. Picasso a reçu diverses commandes de l'imprésario russe Serge Diaghilev. Celui-ci était, pendant qu'il habitait encore en Russie, le protégé particulier du Grand-Duc Nicolas Michailovitch, ce qui lui permettait d'accéder à plusieurs fonctions. Papus, qui a fait divers voyages en Russie en 1901, 1905 et 1906, avait d'excellentes relations avec Michailovitch, qui était devenu lui aussi un martiniste enthousiaste.



Le septième chapitre donne une nouvelle interprétation de ce tableau, basée notamment sur les esquisses faites par Picasso pour *Les Demoiselles d'Avignon*. En 1943, dans ses *Portraits avant Décès*, Maurice de Vlaminck s'en prend violemment au cubisme, qui est à ses yeux seulement commercial. Il condamne le snobisme des réactions qu'il suscite, tout en affirmant qu'il ne fait pas partie de la franc-maçonnerie et peut donc parler librement. Il écrit qu'il n'existe pas de cubisme, mais seulement Picasso. Ensuite il soutient que c'est absurde de vouloir sonder la signification divine du monde par « une Kabbale ou un Talmud ».

Chez Eliphas Lévi et Papus, les vingt-deux grands Arcana, les images des cartes du Tarot, sont analogues aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. Dans la figuration des Demoiselles d'Avignon, Picasso semble avoir été inspiré, entre autres, par ces cartes du Tarot. Les quatre premières cartes représentent symboliquement le nom inexprimable de Dieu, le *Tétragrammaton*, formé en hébreu par les lettres Yod-Hé-Vau-Hé. Steinberg pensait que le rideau qui figure sur le tableau a une fonction spécifique. Il voit l'impression de profondeur renforcée par sa présence, ce qui donne au tableau le caractère d'une représentation théâtrale.

Dans le livre kabbalistique le *Zohar*, qui suscita tant d'intérêt dans les cercles autour de Picasso, on lit entre autres : « Lève le rideau et toute matière devient immatérielle ! Lève encore un rideau et l'immatériel devient encore plus spirituel et élevé ! Au fur et à mesure que nous levons le rideau plus haut, nous sommes transportés vers des régions toujours plus hautes, pour enfin atteindre le Très-Haut ! » Une partie importante des textes du *Zohar* du *Kabbalah Denudata* de Knorr von Rosenroth est parue en 1887 dans une traduction anglaise par S. L. MacGregor Mathers. En France, ces textes étaient connus depuis 1895 grâce à la traduction de Henri Chateau, parue chez Chamuel et préfacée par Papus.

Picasso paraît avoir été fortement inspiré par ces textes du *Zohar* en peignant les différents éléments picturaux des *Demoiselles d'Avignon*. Que Picasso ait en fait voulu représenter par ce tableau le *Tétragrammaton* doit avoir été aux yeux de beaucoup un acte blasphémique, ce qui peut expliquer l'attitude mystérieuse de ses amis.

Le premier titre de la toile connue plus tard sous le nom *Les Demoiselles d'Avignon* était *Le b... philosophique*. Durant la période de sa réception, on a été de plus en plus convaincu qu'en fait, dès le début, ce premier nom signifiait *Le bordel philosophique*. Pendant des années, Picasso aussi bien que certains de ses amis appelait son atelier un « laboratoire ». Chez Salmon, Picasso est même « le Prince Alchimique ».

Certains détails de la symbolique et la terminologie de l'Alchimie sont étroitement mêlés à celles de la Kabbale. Ceci est particulièrement le cas dans le *Zohar*. Pour les martinistes autour de Papus, la Kabbale était pratiquement identique à l'Alchimie, tandis que le *Tétragrammaton* représentait lui aussi un symbole de l'œuvre alchimique. L'abréviation *Le b... philosophique* semble signifier *Le bain philosophique*. Cette expression représente la phase de la *coniunctio* du processus hermético-alchimique, la mise en commun des composantes masculines et féminines, Soufre et Mercure, dans le récipient hermétique.

Le *Tétragrammaton* et Avignon jouèrent un rôle important dans la vie du moine dominicain Dom Pernety. Ce grand spécialiste du domaine de l'hermétisme, auteur en même temps d'un *Dictionnaire Mytho-hermétique*, fonda en 1779 un ordre d'Illuminés. Dans cet ordre, on pratiquait des rites au moyen d'un oracle appelé *la Sainte Parole*. On pensait pouvoir communiquer par ce médium directement avec les sphères les plus élevées et le *Tétragrammaton* jouait un rôle central. Dans ces sessions, Pernety remplissait la fonction d'archiviste et notait les réponses de l'oracle dans un *Cahier* qui est toujours conservé à Avignon et qui contient un trésor de discours alchimiques. Quand l'oracle indiqua qu'il voulait choisir une nouvelle ville pour abriter l'Ordre, c'est Avignon qui fut choisi et on a continué sous le nom de *La Société des Illuminés d'Avignon*.

Picasso était obsédé par le rôle créateur de l'artiste, dans lequel le principe génératif de la Kabbale et l'Alchimie l'inspirèrent et le guidèrent. Ceci est particulièrement le cas dans les collages qui doivent être considérés comme un résultat direct de ses expériences alchimiques. La théurgie opératoire, dans un certain sens l'exorcisme, paraît avoir un lien indissociable avec la naissance de l'œuvre de Picasso, qui aspirait ainsi par son art à atteindre une Réintégration des êtres, en tant que « Homme Dieu » initié dans la tradition martiniste de Martines de Pasqually et Louis-Claude de Saint-Martin.



Par François Bertrand

*Conférence présentée à la Société  
Théosophique de France, à Paris,  
le 16 mars 2003.  
Frère lecteur et lectrice amie  
Puisse ce travail apporter  
Grande part de Lumière et de Vie*

### 9. QUELQUES AUTRES DONNÉES ET SIGNIFICATIONS DES DEUX SAINT JEAN

La référence à Saint-Jean, aux Saint-Jean, est très ancienne et dès le début ils furent les Saints Patrons de groupements, de confréries, d'ordres au sens large du mot.

Il semble que la plus ancienne se réfère à une société de constructeurs, société de caractère manichéen<sup>1</sup> organisée à Rome aux premiers siècles de l'Église et dont la dénomination était « Frères Johannites ».

Les textes liés à l'Église nous apprennent que Saint Jean-Baptiste était le patron des ouvriers en métaux et Saint-Jean l'Évangéliste celui des écrivains, des copistes, des papetiers, des parcheminiers, des théologiens.

Saint Jean l'Évangéliste fut le Saint patron de l'Ordre du Temple dès sa fondation en 1118. Cependant, la plupart des Templiers confondaient souvent le Précurseur et l'Apôtre.

Comme on l'a dit les deux Saint-Jean inspirèrent de nombreux artistes de tous les temps. Nous citerons seulement ici l'une des plus célèbres peintures :

<sup>1</sup> Mani ou Manès était le fondateur de la secte des Manichéens. Né en Perse et mort en 276, il tenta d'opérer la fusion entre le christianisme et la doctrine de Zoroastre avec certains éléments du bouddhisme. Il attribuait la création à deux principes : celui du Bien et celui du Mal. Les néophytes et les Parfaits étaient régis par douze Apôtres assistés de soixante-douze Évêques. Le manichéisme disparut presque entièrement au IX<sup>e</sup> siècle. D'après les études récentes et en particulier celles d'Anne Brenon, spécialiste du sujet, c'est à tort que l'on qualifia ultérieurement le catharisme comme étant un manichéisme alors qu'il était seulement une hérésie, mot qui signifie choix, opinion particulière.

le visage éclairé d'un sourire mystérieux l'Évangéliste pointe l'index dressé vers le Ciel. Cette admirable peinture est, nous le savons tous, l'œuvre du Grand Initié, du Maître Passé, que fut Léonard de Vinci.

Le nom de Jean, en latin, s'énonce, d'après certains, Janua, mot qui signifie porte, entrée, accès.

La tradition, aussi bien celle de l'Inde que celle de la Grèce, nous dit qu'il existe deux portes dans le Ciel, ou plus exactement deux emplacements particuliers dans la course du Soleil le long de l'écliptique, dans sa course annuelle. La première, située au sud, est dite « porte des hommes » et coïncide avec le solstice d'été et marque l'entrée dans le signe zodiacal du Cancer. Avec l'été la force de Vie pousse intérieurement la nature à se développer, à s'épanouir et après la floraison elle pourra aborder la fructification. De même, par ce signe l'homme entrera dans le monde matériel de la nature et abordera l'enfance, l'adolescence et plus tard l'âge adulte. Au contraire, la seconde, située au nord, est dite « porte des dieux » et coïncide avec le solstice d'hiver et marque l'entrée dans le signe zodiacal du Capricorne. La force de vie en l'homme s'est progressivement éteinte, la nature s'est endormie, la vie s'est retirée et l'être humain est prêt à être fauché par l'inexorable Temps, Kronos, prêt à regagner le « royaume des dieux » dont il est en réalité issu...

Tel est le cycle et c'est ainsi que la divinité du *Latium*, Janus, exprimait ce cycle... Janus, nous le savons, présentait deux visages tournés dans des directions opposées. Le premier était celui d'un adolescent et regardait vers la droite : c'est l'avenir plein de promesses d'accomplissements, alors que le second était un vieillard regardant vers la gauche, constituant le temps écoulé, le passé...

Le dieu Janus est donc d'un côté le dieu de l'Initiation, *initium* en latin signifie commencement, commencer, démarrer une nouvelle étape, et en même temps celui de la fin, de la fin de l'étape, de la fin des choses, et cette fin constitue de fait le commencement d'une nouvelle et autre étape, un nouveau commencement : on finit sur terre pour commencer dans les cieux, pour y naître. Naissances et morts se succèdent toujours dans les cycles de la vie : si l'on naît c'est que l'on est mort à un état antérieur et si l'on meurt c'est pour immédiatement naître à un état postérieur...

C'est le dieu Janus qui a donné son nom au premier mois de l'année *Januar* en allemand, *january* en anglais et, bien sûr, *janvier* en français. Pour mémoire rappelons aussi que le calendrier fête (ou fêtait) Saint Janvier le 19 septembre, dans le calendrier d'avant le concile Vatican II. Ce Saint Janvier qui vécut au IV<sup>e</sup> siècle doit sa célébrité au fait que son sang conservé dans une ampoule fermée déposée dans un reliquaire toujours visible dans la cathédrale de Naples, se liquéfie de temps à autres sans qu'une explication scientifique, à défaut de *miracle*, ait pu être donnée à ce jour... Il est loisible de poser la question de savoir si ce Janvier a un rapport, au moins de nom, avec le dieu Janus ?

Pour revenir à Janus, au solstice d'hiver et au signe du Capricorne, il est aussi montré sous la forme du vieillard Saturne, que les Romains avaient identifié à Kronos, *le Temps*, dieu de la Grèce antique. De même que les Grecs célébraient Kronia, festivités en l'honneur de Kronos, les Romains instituèrent les Saturnales en l'honneur du dieu Saturne qui se déroulaient en décembre, pendant le premier mois d'hiver. Le vieillard Saturne a laissé la place aujourd'hui à un autre vieillard plus sympathique : *le Père Noël*. D'un autre côté, c'est l'époque où une tradition déjà ancienne place la naissance de Jésus, précisément à la même période de l'année : le 25 décembre<sup>2</sup>. S'il s'agit pour nous d'une *naissance* n'oublions pas que c'est en même temps une mort : Jésus est l'incarnation de la Divinité et, en quelque sorte, Lui aussi franchit la *porte des dieux*, mais en sens inverse, pour aller dans le monde des hommes...

Le surlendemain, on fêtera l'évêque d'Éphèse et l'ermite de Patmos qui n'a plus d'âge mais qui est entré de son vivant dans le royaume des dieux, ou si l'on veut se placer dans l'optique chrétienne le Royaume de Dieu. Et sans pour autant vouloir manquer de respect à ce Maître, on pourra oser dire que le *vieux Saint-Jean* constitue le *Saturne* du christianisme. On pense bien naturellement à la lame neuf du Tarot : *l'ermite*.

<sup>2</sup> C'est le pape Jules I<sup>er</sup> qui fixa de la date de la naissance de Jésus au 25 décembre, en 337 ap. J.-C., ce que confirme Saint-Jean Chrysostome, en 390 ap. J.-C., alors que certains proposent une date située vers la mi-mars, ce qui serait plus convainquant astrologiquement parlant. Il faut par ailleurs se souvenir qu'Horus, fils de la Divinité, était né, tout comme Mithra, au solstice d'hiver. À Rome, c'était également l'époque de la fête du Sois Invicti, le Soleil invincible, et les Brumalia en l'honneur du dieu Bacchus.

Enfin, au solstice d'été ce sera la fête de l'ermite dans la nature, même si celle-ci n'est pas exubérante, ermite encore jeune : le Baptiste utilisera les eaux, reflet des eaux primordiales, pour baptiser la masse des êtres humains, associée au signe zodiacal du Cancer où la Lune est en domicile, pour leur communiquer une *influence spirituelle* venue d'En Haut et les fera ainsi passer par cette initiation dans le signe du Lion où le Soleil, pourvoyeur de la vie spirituelle autant que physique, règne en maître. Ainsi aura été mise en eux le *germe* qui lorsqu'il sera développé leur feront *entrevoir de plus grandes choses*.

Pour revenir à Rome, il est à noter que les fêtes de Janus étaient célébrées aux deux solstices, et même parfois également aux deux équinoxes : c'est le *Janus quadrifons*, à quatre têtes.

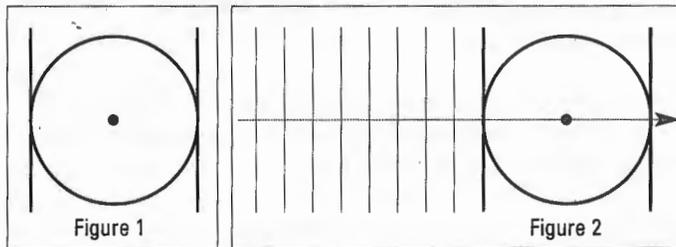
On comprend maintenant pourquoi les deux faces de Janus, celles du Janus qui nous est familier, sont devenues les *deux Saint-Jean*. Les fêtes traditionnelles de l'été avec la Saint Jean-Baptiste et ses feux et ses appels aux mystères de la nature et celles plus recueillies de la Saint-Jean d'hiver se sont maintenues dans beaucoup de pays.

Ajoutons encore cette image folklorique un peu oubliée de nos jours de l'image de *Jean-qui-pleure*, le Baptiste qui implore la miséricorde divine et crie avec tristesse dans le désert et celle de *Jean-qui-rit*, l'Évangéliste qui adresse avec confiance ses louanges au Seigneur et dont le cœur débordant d'amour vrai rayonne de joie.

N'oublions pas aussi cette maxime hermétique : « *Ce qui a atteint son maximum ne peut que décroître alors que ce qui est parvenu à son minimum ne peut au contraire que commencer à croître.* » D'où la signification cosmologique profonde de la fameuse parole de Saint Jean-Baptiste : « *Il faut qu'il croisse et que je diminue* » (Évangile selon Saint-Jean, ch. 3, v. 30).

Si l'on reprend la figure 1 ci-dessous, successivement se trouvent Saint Jean-Baptiste puis Jésus-Christ, le Verbe Incarné, enfin Saint Jean l'Évangéliste. Lorsque Jésus se fait baptiser dans le Jourdain par Jean, il Lui transmet l'Esprit Saint dont la manifestation tangible est une colombe, avec l'approbation du Père (voir 2. Aperçu de la vie de Saint Jean-Baptiste et note 2),

Jean le Baptiste a atteint son *maximum* et dès lors il devra *décroître*. Le Verbe Incarné, de son côté, croîtra puis disparaîtra apparemment de la scène du monde à son tour : « *Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus* » (Évangile selon Saint-Jean, ch. 14, v. 19). Alors c'est Saint Jean l'Évangéliste qui croîtra pour, après bon nombre d'années, disparaître à son tour... Cependant les trois sont toujours là en Esprit et en Vérité « *jusqu'à la fin du monde* » (Évangile selon Saint Matthieu, ch. 28, v. 20).



Entre les deux Saint-Jean il y a non dualité mais complémentarité et ésotériquement ils sont un car tous deux manifestent la Vie Une : là où l'un manifeste la vie dans la forme, l'autre manifeste la mort dans la forme et la naissance dans le sans-forme, et de la même façon il y a lieu de quitter le monde du sans-forme pour retourner dans la forme... C'est ce que signifie la parole de Jésus lors de l'une de Ses apparitions aux onze disciples en Galilée : « *Toute puissance M'a été donnée dans le Ciel et sur la Terre. Allez donc enseigner toutes les Nations !* » (Évangile selon Saint Matthieu, ch. 28, v. 18 & 19).

### 10. LA SPÉCIFICITÉ DE SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE

Pour nous, compte tenu des accomplissements du Verbe Incarné, c'est Saint-Jean L'Évangéliste qui sera au premier plan de notre intérêt. Dante le décrira de cette belle façon : « *Celui qui repose sur le sein de notre Pélican et qui fut du haut de la Croix "élu" au Grand Office.* » Voilà qui nous ramène à l'image traditionnelle du Pélican reprise avec bonheur dans la tradition rosicrucienne et ses différents avatars...

Nous avons évoqué largement la question du baptême dans le Jourdain, le

baptême de et par l'eau, mais si celui-ci est toujours d'actualité pour nous, il est complété, aujourd'hui comme hier, par le baptême du feu, et c'est le baptême du Feu de l'Esprit Saint, l'Esprit Saint qui *descend* sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. Cet Esprit Saint peut *descendre* aussi sur nous à un certain stade de notre développement spirituel, ne l'oublions pas... Le Deutéronome nous le rappelle : « *L'Éternel est un Feu dévorant* » (ch. 4, v. 24) et celui dont le cœur est rayonnant de l'Amour vrai a en lui un Feu. Ainsi le prophète Jérémie annonce : « *Il y a dans mon cœur un feu brûlant qui me consume les os* » (ch. 20, v. 9). Le feu qui descend sur le disciple prêt et préparé pour cela est en réalité une *semence de feu* qui croîtra, se développera jusqu'à l'embraser beaucoup plus tard.

Si Jean Baptiste baptise d'eau, on peut affirmer, dans cette optique, que le vrai disciple de Saint-Jean l'Évangéliste est baptisé du Feu de l'Esprit. Et si ultérieurement ce Feu peut se communiquer de loin en loin à d'autres êtres humains, c'est là une excellente chose...

On l'a dit, Saint-Jean l'Évangéliste était le Saint Patron des Templiers et il est aussi le Saint Patron de tous les groupements occidentaux de recherches spirituelles, de pratiques ésotériques, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'occupe pas des différentes Églises. C'est dans ce domaine comme si Saint Jean-Baptiste s'était, en quelque sorte, *effacé*, pour nous, devant l'Évangéliste et ceci semble constituer un phénomène demandant réflexion car finalement assez curieux. Il n'empêche que la plupart de ces sociétés ésotériques chrétiennes se déclarent à juste titre *johanniques* et continuent néanmoins à célébrer très dignement et avec plus ou moins de faste les deux Saint-Jean aux deux solstices. C'est le cas bien connu de la Franc-Maçonnerie traditionnelle et des mouvements véritablement Rose+Croix. N'oublions pas que dans les Loges Maçonniques, la Bible, appelé souvent « Livre de la Loi Sacrée » placée sur l'autel d'Orient où siège le Vénérable Maître est ouverte au 1<sup>er</sup> chapitre de l'Évangile selon Saint-Jean et que l'on va même, dans le Régime Écossais Rectifié, afficher autour du Triangle Rayonnant dominant l'Orient la phrase bien connue : « *La Lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point accueillie* » (Évangile selon Saint-Jean, ch. 1, v. 5). Le fait de placer la Bible ouverte au *Prologue* de l'Évangile selon Saint-Jean dans les Loges est d'usage fort ancien et la mention écrite la plus éloignée date de 1696 (Manuscrit des Archives d'Edimbourg).

Il y aurait bien évidemment beaucoup à dire sur le rôle fort important des deux Saint-Jean dans l'Ordre Maçonique et nous vous renvoyons aux ouvrages spécialisés pour un approfondissement de cette question.

Enfin certains auteurs en sont venus à déterminer qu'il existe de fait deux Églises : l'Église de Pierre, exotérique, extérieure, pour la masse des personnes et l'Église de Jean, ésotérique, intérieure, entourée de *secret* ou au moins de *discretion*, réservée au petit nombre<sup>3</sup>. Ainsi Jean l'Évangéliste est associé à la gnose, que l'on appelle volontiers la Gnose johannique.

Donnons un exemple de cette Gnose johannique : dans l'Apocalypse, les Sept Lettres aux Sept Églises d'Asie, Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée représentent le parcours intérieur en sept étapes de celui qui prend le chemin de la réalisation spirituelle, de la Réconciliation avec le Divin en lui. Ces sept étapes correspondent, bien entendu, aux sept roues de feu, les sept *chakras*, qui se trouvent subtilement au niveau et à l'arrière de la colonne vertébrale de l'être humain et correspondent à l'éveil progressif du Serpent de Feu appelé en sanscrit *koundalini*, situé à la base de la colonne vertébrale lorsqu'il est endormi. Et pour bien montrer qu'il s'agit d'un message spirituel important le rédacteur de l'Apocalypse ajoute à la fin de chaque lettre : « *Que celui qui a des oreilles entende !* » (Apocalypse, ch. 2, v. 1 à 29 et ch. 3, v.1 à 22).

Nous laisserons également de côté la signification spirituelle du fameux Prologue de l'Évangile selon Saint-Jean, car l'analyse nécessiterait des pages !

<sup>3</sup> Pour être complet, il faudrait aussi signaler ce que certains appellent l'Église de Jacques, en référence à Saint Jacques le Majeur, dont le rôle est d'intervenir à telle ou telle époque, ici ou là, lorsque les deux Églises se trouvent en grave danger. On dit que c'est l'Église de Jacques qui est l'incitatrice et la responsable de la venue sur cette terre du Prophète de l'Islam, Mohammed, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, afin de prêcher et établir sur notre planète une nouvelle religion normalement sans clergé organisé et en quelque sorte simplifiée, qui s'appelle la religion musulmane. En effet, comme déjà dit plus haut, la méchanceté humaine, les divisions, les exclusions et les appétits de pouvoir et de domination depuis plus de trois siècles avaient mis en réel danger le christianisme dans son ensemble. Les Plans Supérieurs se devaient donc d'intervenir... Ce thème de la troisième Église constituera la conclusion, s'il doit en y avoir une, de cette étude.

## 11. AU SUJET DE SAINT ANDRÉ ET DE L'ÉCOSSE

Le moment est maintenant venu de parler un peu de Saint André de Betsaïda, en Galilée.

Tout d'abord il faut savoir que le mot André, *Ανδρέου* en Grec, vient de la racine *ανδρος, ανδρεία* et signifie *le fait d'être un homme, le viril* et ce prénom était assez courant dans le monde juif d'avant notre ère comme à son début. Le prénom *Andronique* dérive bien évidemment d'*André* et signifie *le vainqueur des hommes, niké, νικη* étant la victoire que l'on retrouve dans les prénoms : Nicodème ou Nicolas.

André était le frère de Simon-Pierre et, on l'a dit était disciple de Jean-Baptiste et lorsqu'il rencontra Jésus il se rendit compte rapidement de sa véritable nature messianique. Il le suivit et lui présenta donc son frère Simon-Pierre. Son parcours suit celui de Jésus et il sera présent à la Cène, à la Résurrection, il sera témoin de l'Ascension et partagera avec les autres Apôtres les dons de l'Esprit-Saint lors de la première Pentecôte.

Il est généralement classé comme le quatrième Apôtre par ordre d'importance.

André fut martyrisé vers l'an 60 de notre ère, un 30 novembre, d'après la tradition, sous le règne de l'empereur Néron, cependant ce n'est que du XIV<sup>e</sup> siècle que date la proposition suivant laquelle il fut crucifié sur une croix en X : la fameuse croix dite de Saint-André.

Ses reliques, pour l'essentiel, sont aujourd'hui déposées dans la cathédrale d'Amalfi, en Italie.

Saint André est le saint patron de la Russie et de l'Écosse : de la Russie parce qu'il serait allé prêcher jusqu'à Kiev, en Ukraine, et de l'Écosse en raison du transfert d'une partie de ses reliques dans ce pays. En effet, *Régule* ou *Regulus*, le gardien des reliques alors à Patras aurait été instruit en rêve d'en prélever une partie et de les déposer là où il lui serait indiqué... Il fut ainsi conduit jusqu'à un lieu qui est devenu Saint Andrews, Saint-André, en Écosse. Il y éleva une église et évangélisa la contrée. Plus tard, cette ville devint un



évêché qui s'orna d'une cathédrale dédiée à ce même Saint. Par ailleurs, c'est Margaret, la fille du prince anglais Edouard, alors en exil en Hongrie, et nièce de la femme de Saint-Étienne, roi de Hongrie, qui développa le culte de Saint-André en Écosse. Margaret, élevée à la cour de Hongrie, fut instruite en ce pays de l'histoire de Saint-André et de ses reliques. Aussi lorsqu'elle revint en Angleterre à l'âge de douze ans, c'est à la cour d'un autre saint, Edouard-le-Confesseur qu'elle vécut (Edouard III fut roi de 1042 à 1066). Plus tard elle dût s'exiler en

Écosse et son confesseur, Turgot, n'était autre que l'évêque de la ville de Saint Andrews.<sup>4</sup>

Margaret épousant Malcom III Caenmor deviendra reine d'Écosse et mourra en 1093. Elle sera canonisée en 1250.

Il est bon de rappeler ces faits un peu dans le détail compte tenu du rôle à la fois légendaire et mythique que l'Écosse aura dans notre monde occidental.

<sup>4</sup> Il semble plus probable que les reliques de Saint-André aient été transportées en Écosse seulement au VIII<sup>e</sup> siècle et que le monastère établi dès cette époque en ce lieu fut transformé en évêché au début du X<sup>e</sup> siècle, dont le titulaire devint rapidement le Primat d'Écosse, supplantant l'évêque d'Abemethy. En 1140 la ville reçut sa première charte des mains de David I<sup>er</sup>. En 1160 est entreprise la construction de la cathédrale et en 1200 celle du palais épiscopal. En 1472 le diocèse devint archevêché. Margaret épousant Malcom III Caenmor deviendra reine d'Écosse et mourra en 1093. Elle sera canonisée en 1250.

Par la suite la ville de Saint Andrews est profondément secouée par les troubles violents que provoque la Réforme : aux condamnations à mort des réformateurs par les évêques répondent les assassinats des prélats par les presbytériens. La cathédrale où se mêlaient roman et gothique fut saccagée en juin 1599 par une foule enflammée par les discours de John Knox qui voulait que le Temple du Seigneur soit nettoyé de toutes les images et ornementations « papistes ».

Un prieuré dominicain de la ville fondé en 1274 fut également l'objet du zèle destructeur allumé par les sermons de John Knox. Celui-ci et d'autres réformateurs connaissaient bien la ville car ils y avaient fait leurs études au St. Leonard's Collège, fondé en 1512...



L'Écosse abrite, rappelons-le, le fameux monastère bénédictin de l'île d'Iona, l'île de la colombe, fondé en 583 par le moine irlandais Saint-Colomban. Ce monastère eut un très grand rayonnement pendant près d'un millénaire, jusqu'à l'Acte de Dissolution de 1570 et même ensuite, jusqu'en 1609 au moins.

De plus, un certain nombre de Templiers, fuyant le royaume de France, furent accueillis par le roi d'Écosse, Robert Bruce, et il est dit que les Templiers participèrent à la bataille de Bannockburn en 1314 qui, donnant victoire à l'Écosse sur l'Angleterre, lui assurait deux siècles d'indépendance.

Faut-il encore rappeler que l'Écosse a toujours été l'alliée de la France au cours de l'histoire ?

Peut-être est-ce dû à l'île d'Iona et à Saint-Colomban et d'autres saints, car les îles d'Écosse ont toujours été auréolées d'une réputation de haute et authentique spiritualité. N'en a-t-on pas fait un *Centre du Monde* au même titre que l'île Blanche ou l'île Verte ?

C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles la Franc-Maçonnerie du XVIII<sup>e</sup> siècle sera considérée comme *Écossaise*, tout au moins en ce qui concerne la *nature* de certains de ses rites, en référence à cette terre relevant du mythe.<sup>5</sup> De plus Saint-André sera l'une des références, pour ne pas dire un *Saint Patron* de plus de cet Ordre, qui apparaîtra dans un certain nombre de grades et y jouera un rôle symbolique ou allégorique important.

*A suivre...*

<sup>5</sup> La question de l'Écosse et de ce que l'on appelle l'Écossisme dans la Maçonnerie n'est pas simple et susceptible surtout d'égarer le chercheur. Pour faire vite et résumer la situation on pourra dire que la Maçonnerie Écossaise est, grosso modo, celle qui correspond à la Maçonnerie des « Anciens », apparue vers 1750, et la Maçonnerie Française est celles des « Modernes » apparue dès 1717, mais ceci est un raccourci facile, à largement nuancer... Cependant, avant 1750, il n'y a pas de grandes différences... Par ailleurs dans un rituel du Rite Écossais Rectifié, mis au point à Lyon en 1778, à un certain grade, on demande à l'impétrant : « D'où venez-vous ? » et celui-ci répond : « Des îles d'Écosse... »

« Je suis le cep et vous êtes les sarments »  
Jean, chapitre XV



Par Christine Tournier

*Dans nombre de textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments - qu'il s'agisse d'Isaïe ou de Jérémie en particulier - le thème de la vigne est récurrent.*

En effet, c'est une plante méditerranéenne qui pousse en abondance et qui est parfaitement propice à la comparaison avec la croissance, les ramifications, le soin que l'on doit prendre d'elle, etc.

Il est dit que le Divin se manifeste et que Jésus en est une manifestation privilégiée, du fait de son état d'Éveil. C'est pourquoi celui-ci peut s'autoriser à se comparer au **VRAI cep**.

Que celui qui écoute Sa parole écoute, certes : il y a ceux qui n'entendent pas, ou peu, ou beaucoup, selon le travail accompli dans sa quête spirituelle. C'est en se désencombrant, en s'émondant, que l'on s'allège, que l'on devient plus fort, plus ouvert, plus clarifié, plus sain, plus libre et davantage porteur d'un avenir fructueux.

Cela fait écho au chapitre VIII de Jean, versets 31-32 :

« Si vous demeurez dans ma Parole,

« Vous serez mes disciples.

« Vous connaîtrez la Vérité.

« La Vérité vous rendra libres. »

Le verset 4, du chapitre XV, insiste sur l'interdépendance entre le spirituel, le divin et l'humain. Nul ne peut sortir seul de l'ignorance qui obscurcit la vision de **LA Vérité**, cette Vérité qui correspond à l'Éveil, c'est-à-dire à la compréhension de tous les phénomènes.

Si nous ne fondons pas, cœur, âme, corps, esprit, être tout entier, dans le Divin, nous ne pourrions accéder à la libération de nos obscurités. Et tant qu'il existe des incompréhensions, il y a retour en cette vie illusoire pour apprendre et apprendre encore. Ce n'est qu'en brûlant tout ce qui nous empoisonne que nous pourrions être **SAINTS**.

Quand il est dit au verset 7 : « *Demandez ce que vous voudrez et vous l'aurez* », il ne s'agit pas de solliciter des acquisitions matérielles ou autres,

« Je suis le cep et vous êtes les sarments »  
Jean, chapitre XV

mais de désirer toujours davantage de compréhension. Plus nous sommes au droit du fil à plomb, mieux nous pouvons être dans la voie juste, la parole juste, l'action juste, la pensée juste... Alors nous ne pouvons commettre d'erreur (c'est le sens de la devise de l'Abbaye de Tésme : « *Aime et fais de que voudras* ») puisque ce n'est pas la personnalité qui intervient mais cet Autre qui nous traverse et ne nous appartient pas. Ainsi, Jésus nous dit qu'il suffit de lâcher prise, de quitter les illusions, pour que les pousses soient vigoureuses et riches.

Le terme de « disciple » est une traduction. En fait, il ne signifie pas que l'on va être aux ordres d'un demiurge omnipotent mais, qu'en se fondant dans le Tout, en pleine conscience, nous ne faisons plus qu'Un avec le Divin, qu'il n'y a plus de séparation. D'ailleurs, Jésus ajoute (verset 15) : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis.* » Et quand il demande de tout abandonner pour le suivre, ce n'est pas pour devenir un anachorète, mais pour n'être plus attaché à la moindre illusion. C'est accepter ce qui advient (le comportement de Job est exemplaire dans cette acception), être dans l'essence de la Vie et non de l'existence, se libérer du connu, comme disait Krishnamurti.

Ce qui constitue l'Univers, manifesté ou non manifesté, c'est l'Amour, c'est-à-dire l'union de tout ce qui est vivant (même ce qui apparaît inerte et sans vie est vivant). Nous vibrons tous, êtres humains, amibes, galaxies, au rythme de l'amour universel ; tout ce qui va à l'encontre de l'amour s'éloigne du Divin, tel le fils prodigue qui s'isole, se sépare, et devient l'instrument du chaos, de la non harmonie et du malheur.

Tout ce qui s'accorde avec l'Univers spirituel entraîne une joie parfaite. Et malgré tous les événements douloureux que nous traversons – à quelque échelle que cela se situe – notre joie peut demeurer car la musique de la vie dans l'amour est plus forte que les désaccords épiphénoménaux. Marie ne s'écrie-t-elle pas : « *Je jubile dans mes tribulations* » ?

Quand, au verset 14, il est écrit : « *...si vous faites ce que je vous demande ...* », il ne s'agit naturellement pas d'un ordre qu'un Dieu extérieur à nous nous donnerait. Il s'agit d'une prise de conscience de cette Vérité qui nous imprègne et que nous occultons en interposant notre personnalité, nos visions erronées, projectives, subjectives, et forcément fausses. (Ce qu'on pourrait nommer « péchés » dans le christianisme, ou « klesha » dans le

bouddhisme). Les empêchements pour « entrer dans le Royaume », comme il est très souvent poétiquement écrit, ne sont qu'une création de notre imagination. Nous sommes responsables (et non pas coupables pour autant) : l'aveuglement de la poutre dans notre œil nous autorise à voir pourtant (sans doute avec l'autre œil !) la paille dans l'œil de l'autre, et, par là même, nous empêche d'accéder à la Vérité.

Pour revenir au verset 15 évoqué plus haut, les termes de : « *le serviteur ignore ce que fait le maître* » apparaissent cruciaux pour la compréhension du message que Jésus veut faire passer. En effet, entre le serviteur et le maître, il y a hiérarchie, donc différence, comparaison, voire opposition. S'il n'y a plus ni maître ni serviteur, il n'y a que du Vivant au même diapason (de la musique des Sphères ?). Dans l'Exode, n'oublions pas que, déjà, il était spécifié que Dieu et Moïse conversaient en amis... La Connaissance est universelle et sans limites : nous pouvons tous nous fondre dans le même liquide amniotique puisque nous sommes tous des parcelles d'étoiles, au sens symbolique du terme.

Cependant, nous ne sommes pas créateurs du Divin mais créatures du Divin. Et, dans le verset 16, ceci est bien précisé : Au commencement était le Verbe, le *Logos*, et nous sommes issus de la manifestation de ce *Logos*. Ce qui donne sens à la vie humaine, c'est cette approche progressive, plus ou moins rapide, au rythme de nos seules résistances, de la Vérité divine qui nous habite et que nous avons à réintégrer, accouchant souvent dans la douleur. Mais ne dit-on pas de l'accouchement qu'il s'agit d'une délivrance ? Nous sommes indissolublement liés au passé, au présent et à l'avenir, et ce qui arrive au plus petit d'entre nous a une incidence sur tout l'Univers et le Divin, qu'il s'agisse de la haine comme de l'amour. Et Jésus, en s'identifiant au monde comme à son « Père », signifie que nous appartenons au même cosmos : tout ce qui advient à l'un d'entre nous a des effets sur tous les autres. Quel que soit le degré d'avancement de l'un ou de l'autre, la résonance prend effet sur tout, du monde le plus subtil, des entités les plus éveillées, aux êtres les plus frustrés, en passant par des maîtres tels que Jésus, sorte de courroie de transmission (pardon pour la comparaison quelque peu triviale) entre le monde de la matière et de la pesanteur, et celui de l'Esprit et de la légèreté.

C'est vrai que lorsque l'on est happé par ce qu'on peut appeler communément « la quête spirituelle », sans s'en apercevoir, nous sommes à la fois de plus en plus du monde et de moins en moins dans le monde. Cela peut provoquer des conséquences fâcheuses car, tandis que, en réalité, le fossé se comble entre les autres et soi, paradoxalement, les autres peuvent percevoir un fossé qui s'élargit, en éprouvant de l'incompréhension, du désarroi, de la peur, voire de la colère.

Ce que nous percevons comme semblable peut alors être vécu par les autres comme différent, ce qui leur est insupportable. C'est pourquoi, tant que nous ne vivons pas l'amour divin, simple, évident, libérateur, nous serons en proie aux conflits, aux jalousies, aux pensées dévastatrices, aux guerres, aux désaccords d'intérêts.

Et surtout, ÊTRE, tout simplement ÊTRE, peut déstabiliser et entraîner de la violence liée à l'incompréhension et à un malaise inconscient dû à une culpabilité que nous ne nous avouons pas. Le mal être engendre les mots stériles et les maux tout aussi dévastateurs de soi-même et des autres. Nombre de grands mystiques, de quelque religion que ce soit (pensons à Hallaj, soufi mort écartelé, aux « sorcières » et aux gnostiques persécutés par l'Église Catholique, aux chamans considérés comme de noirs sorciers...), sont morts de mort violente au nom d'un ordre illusoire et d'un obscurantisme garant des fausses traditions et des exactions injustifiables. Il est difficile d'accepter de se remettre en cause, d'être dérangé dans ses convictions sécurisantes et orgueilleuses : cela peut induire beaucoup de rancœur. Il s'agit donc pour nous de passer à travers le Mal avec sérénité, autant que faire se peut, car nous savons que c'est incontournable. Le prix à payer pour progresser dans l'Amour est très élevé.

Dans ce texte, Jésus ne cesse de mettre en garde ses « disciples » : la tâche est ardue, le chemin est long et difficile ; ils recevront davantage de pierres que de fleurs. Mais cela importe peu, n'est-ce pas ?

La transmission est permanente : celle de Jésus à ceux qu'il a choisis, comme à ceux qui seront choisis par ceux qu'il a choisis ; ainsi, de générations en générations, acceptant qu'il y en ait peu qui entendent. Si le semeur jette ses graines à l'envie, seules les terres aptes à les faire germer les feront fructifier. Nous sommes les seuls responsables de la stérilité de notre terre intérieure. C'est imparable, telle est la LOI ; c'est le cycle de la roue de la Vie :



l'enfant est issu du père et non le père du fils, bien que le père ne puisse être nommé ainsi que si le fils est venu au monde...

Nous suivons ce flot continu car nous ne pouvons remonter de rivière : « *le serviteur n'est pas plus grand que son maître.* » Jusqu'à ce que ce serviteur devienne peut-être un jour maître à son tour, s'il conserve Sa Parole !

Le verset 21 met en apologie que la plupart des actions négatives, destructrices – voire des haines nées de la non acceptation de la différence, de l'incompréhension du témoignage de l'autre, des jugements arbitraires fondés sur des idées fantasmagiques non vérifiées par l'expérience, l'ensemble des idées pernicieuses, des a priori qui emprisonnent l'esprit et l'âme, le cœur et le corps – sont sources de tous les malheurs, agressions, peurs, paniques, entraînant *ipso facto* la compulsion de détruire l'objet de la remise en cause de ses préjugés, de ses certitudes réconfortantes, de son refus ronronnant de la Connaissance.

Celui qui transmet la Parole Vraie peut être entendu par d'autres qui l'intégreront avant de porter témoignage à leur tour ; mais il peut tout aussi bien être haï pour avoir osé dire ce que l'ignorant considère comme inacceptable, voire scandaleux dans son système bien clos, et qui le fera réagir avec outrage jusqu'à la persécution : « *Le premier qui dit la vérité, il doit être exécuté.* »

Jésus persiste et accentue le propos en affirmant que celui qui ne sait pas parce qu'il n'a jamais reçu de message divin est moins coupable que celui qui continue dans son obscurité malgré la Parole entendue. Il n'a, en fait, que peu d'excuses, car si la semence a été mise en terre, la terre ne l'a pas fait germer. Cela nous renvoie au Prologue de Jean : « *... la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre.* »

Ce terme de ténèbres est très explicite de l'obscurité de notre esprit quand nous assétons des certitudes ; de l'obscurité de notre cœur quand nous émettons des jugements définitifs sur les autres, leurs actions, leurs paroles... alors que l'on ignore le pourquoi de ce qui motive tel ou tel comportement, les causes et intentions réelles dont on ne voit que le haut de la profondeur. On ne prend pas le temps d'écouter vraiment la résonance

née de l'expression de l'autre, dans l'ouverture, sans anticiper déjà sur ses PROPRES propositions. Le « moi personnellement je » rythme la peur et le besoin de s'affirmer sous le regard des autres : nous ne sommes pas « comme des petits enfants » mais nous nous conduisons de façon infantile, ce qui est fort différent. Alors, nous créons une séparation et nous ne sommes plus les sarments d'une même vigne, expression du Cep Divin dont tous les sarments émanent pour croître et multiplier.

Cet épisode s'achève de façon quelque peu énigmatique, avec l'annonce, par Jésus, de la venue du Paraclet, c'est-à-dire du Défenseur de la Vérité. Cela signifie-t-il que Jésus ne fait que passer ? (Il le dit d'ailleurs : « *Vous ne m'aurez pas toujours* »). Ce qui demeure c'est l'Esprit qui l'habite, comme il peut nous habiter si nous acceptons de faire Un avec le Cosmos, si nous acceptons de nous dissoudre dans la Connaissance, en renonçant à notre personnalité transitoire, tout ceci pour nous gagner en nous perdant.

Laissons-nous alimenter par la même sève qui nourrit tous les sarments de la même vigne, quelle que soit la taille, la forme ou la vigueur de ce sarment. En fait, notre unique responsabilité est d'accepter d'être ce que nous sommes, en transformant notre plomb en or, tout au long de cette vie et de nos renaissances successives, si nous adhérons à cette théorie, d'ailleurs acceptée par les premiers chrétiens. L'Esprit Divin est omniprésent depuis le commencement des temps, mais il ne s'exprime que progressivement, au fur et à mesure de l'évolution de l'Univers et des êtres pensants qui s'en nourrissent. Ceci renvoie à d'autres paroles du Christ : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui* » (Jean, VI, 56).

La vigne grandit et se renforce, même si l'on pense parfois que la grêle, les tempêtes, les inondations, les sécheresses, vont la détruire. Il est vrai qu'elle peut parfois se racornir, mais les surgeons réapparaissent. Lentement, très lentement, la Parole s'insinue dans les fibres de l'humanité. Même si notre Planète disparaît, la Vie et l'Esprit Divin demeureront ici, ailleurs, dont d'autres continueront à porter témoignage. L'Absolu est indestructible, seul le relatif est transitoire ; et nous sommes de simples éléments de ce transitoire.

La mort n'existe pas.

## Commentaire de l'ouvrage de Patrick Négrier : *Gurdjieff : Maître Spirituel*



Par Paul Beekman Taylor

*Patrick Négrier, qui s'y connaît en philosophie et en architecture sacrée, a appliqué sa formation à une lecture de la vie, des écrits et de l'enseignement de Gurdjieff.*

<sup>1</sup> Paris : L'Originel Charles Antoni, 153 pp, 20 euros.

Son livre contient quatorze chapitres : I « Gurdjieff et le réveil de la connaissance traditionnelle », II « Gurdjieff et Gilgamesh », III « Gurdjieff et l'ésotérisme », IV « Introduction générale aux *Récits de Belzébuth* », V « La loi de trois », VI « L'histoire et la signification du travail gurdjévien selon les *Récits de Belzébuth* », VII « Gurdjieff et la sexualité », VIII « Trois indications utiles pour le travail », IX « Bennett et le travail de Gurdjieff », X « Une approche critique du concept de quatrième voie », XI « Le travail maçonnique selon Gurdjieff », XII « Gurdjieff et le secret initiatique », XIII « Gurdjieff et l'exercice de la direction spirituelle », XIV « Une appréciation objective de Gurdjieff et de son travail ». L'annexe sur le rituel traditionnel et un épilogue récapitulent les idées philosophiques de Gurdjieff.

Pour les lecteurs anglophones, les références aux textes français du travail de Gurdjieff posent des problèmes mineurs, d'abord quant aux numéros des pages qui ne correspondent généralement pas aux éditions standards en anglais, et deuxièmement à cause du fait que les traductions en français de certains mots et phrases anglais que Gurdjieff aimait employer peuvent être trompeuses. Par exemple l'adjectif français *étrique* « qui appartient à l'être » doit probablement être confondu avec *étrique* « frugal » parce que le premier n'apparaît pas dans les dictionnaires français-anglais standard.

De toutes façons, à quelques exceptions près, la discussion de Négrier est claire et ses références sont justes. Son thème dominant est que les écrits de Gurdjieff se rapportent en particulier aux questions de la prolongation de la vie et de la vie *post-mortem*. Par exemple, il signale que dans *Rencontres* le thème eschatologique est implicite dans les discussions sur la mort corporelle et sur les possibilités d'une vie corporelle *post-mortem*. De la même manière dans *La Vie n'est réelle*, la succession d'événements comme les blessures reçues par Gurdjieff lors d'un coup de canon, son accident

## Commentaire de l'ouvrage de Patrick Négrier : *Gurdjieff : Maître Spirituel*

presque fatal de 1924, et les décès de sa mère en 1925 et de sa femme en 1926, reflète les trois notions que Gurdjieff se faisait de la mort comme phénomène accidentel, inévitable, ou causé par des forces maléfiques, cependant que le thème primordial de la Vie, essai non achevé semblait-il, est l'acceptation de la mort d'autrui en vue de se placer soi-même devant la mort. Négrier saisit la signification alors de l'article de journal de P. Mann au sujet de la prolongation de la vie à la fin du travail. Le besoin de travailler sur le développement d'une âme avant le décès est un thème qui court tout au long du chapitre final des *Récits de Belzébuth*.

Les grandes lignes de ces idées du premier chapitre sont développées dans les chapitres suivants. Le chapitre III interprète la narration de Gilgamesh par le père de Gurdjieff comme une allégorie de l'intervention salutaire, analogue aux missions salvifiques du Christ, de Noé et de Moïse, que Gurdjieff accomplit lui-même durant la Première Guerre mondiale. Le chapitre III relève des sources ésotériques de Gurdjieff dans l'Orient, dans le platonisme, le judaïsme et le christianisme. Comme preuve, Négrier dresse l'inventaire de l'usage gurdjévien des mythes traditionnels, des symboles et des maximes, et son repérage de quelques-uns d'entre eux dans les diagrammes tracés sur le sol fournit une suggestion stimulante qui pourrait expliquer l'admiration de Gurdjieff pour les peintures des grottes de Lascaux. Le chapitre IV est une introduction soignée aux *Récits de Belzébuth*, dans lesquels Négrier voit un effet de l'influence des décès de sa mère en 1925 et de son épouse en 1926. Négrier propose avec circonspection les éléments autobiographiques du livre et suggère de manière étonnante que, par-dessus tout, la relation d'enseignement de Belzébuth à Hasein reflète l'enseignement réel de Gurdjieff, de son vivant, à son fils naturel Nikolai. La citation par Négrier des sources constitue en histoire culturelle un apport considérable à notre appréciation de l'usage du passé par Gurdjieff.





Le chapitre V sur la « loi de trois » ne commente pas seulement les forces positive, négative et neutralisante, mais associe les trois facteurs nutritifs de l'être supérieur à la perspective de son décès imminent. Le chapitre VI expose les matériaux biographiques qui influencèrent la pensée de Gurdjieff, comme les toasts aux idiots, les ramifications mnémoniques de la « loi de sept », et la « saturation », par Gurdjieff, de ses disciples et de ses lecteurs, en mots, en nourriture, et en boisson. Le chapitre VII discute des aspects sexuels de l'organe Kundabuffer comme les deux fonctions de la sexualité humaine : la

reproduction et le revêtement de l'Être. Les trois « indications utiles pour le travail » au chapitre VIII font référence à l'usage du temps en parallèle aux vues classiques sur le temps. Le tétragramme YHVH prononcé par Moïse sur le Sinaï signifie « Il était, il est, il sera ». En conséquence, saint Augustin remarqua que la vie de l'homme se divise en passé, présent et futur, alors que Dieu est hors du temps. Gurdjieff, rappelle Négrier, dit que le présent est un temps destiné à réparer le passé et à préparer le futur, ce qui fait écho au mot de Thomas d'Aquin selon lequel la durée de la vie humaine doit être consacrée à l'obtention de la grâce.

Le chapitre IX relie les idées littéraires de Gurdjieff à sa pratique de l'enseignement. Il interprète le rite des toasts chez Gurdjieff comme un reflet du banquet sacramentel final du Christ. On pourrait ajouter que la quête du saint Graal fournit un autre analogon de cela. Œuvrent en accord avec le banquet la musique, les lectures, les danses sacrées et les exercices du stop, activités reliées dans le chapitre X à l'idée de « quatrième voie ». Le chapitre XI discute du travail des cercles ésotériques pour perfectionner l'être en coordonnant les centres physique, émotionnel et intellectuel. Au début de son travail, Négrier a utilisé le terme « spirituel » pour désigner ce qu'il nomme à présent « émotionnel ». Les centres émotionnel et intellectuel supérieurs, remarque-t-il, ont un rapport avec la maçonnerie et l'Égypte antique. C'est un fait que les archives soviétiques de l'ère stalinienne rattachent Gurdjieff à une loge maçonnique de Saint-Petersbourg avant la Première Guerre mondiale.

Le chapitre XII scrute l'affirmation, par Gurdjieff, de l'existence d'un secret initiatique, et démontre que le principal problème de notre existence est la prolongation de la vie. C'est que, comme l'explique Gurdjieff dans le dernier chapitre des Récits, l'homme fait face à trois scénarios possibles de décès : l'un accidentel et prématuré, un autre provoqué par un ennemi, et le troisième est celui du décès inévitable qu'il rencontra lui-même lors de son accident de 1924. Le chapitre XIII se rapporte au problème de la transmission des idées spirituelles à travers des disciples et



des groupes. Gurdjieff, comme son père avant lui, était un exemple d'enseignant oral donnant des coups de corne, et excluant les élèves comme les disciples d'Orage qui altéraient le travail conçu comme méthodes. Le dernier chapitre propose une appréciation de Gurdjieff et de son travail, et trouve non-pertinentes sa réputation publique et les contradictions apparentes entre son comportement et les principes de son travail. L'annexe et l'épilogue récapitulent soigneusement les divers aspects philosophiques, religieux et psychologiques du travail de Gurdjieff. On regrette que les références de Négrier à Carlos Castaneda et à la tradition toltèque ne fournissent pas les explications suffisantes à ceux qui n'en sont pas familiers.

Négrier apporte à son écrit sur Gurdjieff sa formation en philosophie et en art. Ses citations des sources scripturaires et philosophiques, plus nombreuses que celles que j'ai vues ailleurs, révèlent chez Gurdjieff quelqu'un qui connaissait bien la Bible et les tendances philosophiques majeures depuis Platon jusqu'à son époque, et quelqu'un qui savait comment se les approprier pour son propos particulier. La prose de Négrier est directe et claire, et ses arguments sont soutenus par des preuves et par des réflexions personnelles. Sa thèse dominante, selon laquelle Gurdjieff se préoccupa largement de la prolongation de la vie avant et après le décès, est un apport bienvenu aux études sur Gurdjieff.



*Yves-Fred Boisset a lu pour vous*

Spécialiste de l'histoire de la pensée maçonnique, Patrick Négrier a publié de nombreux volumes sur ce thème. Aujourd'hui, il nous offre une histoire du rite de mot de maçon de 1637 à 1730 sous le titre générique *La Tulip*<sup>1</sup>. Après avoir mis au jour les sources calvinistes du « mot de maçon », l'auteur nous présente dix documents du XVIII<sup>e</sup> siècle montrant les origines écossaises de ce mot puisque, sur les dix loges dont il a dépouillé les minutes, une seule est anglaise. En recensant les indices historiques de la transition entre maçonnerie opérative et maçonnerie spéculative auxquels il consacre un chapitre, Patrick Négrier montre les origines religieuses de ce mot de maçon bien antérieur aux textes édictés au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette transition entre ces deux formes de pratique maçonnique est subtile et fort souvent méconnue des maçons eux-mêmes. Cet ouvrage apporte un éclairage nécessaire pour une meilleure compréhension de cet Ordre à l'histoire complexe dont l'empreinte religieuse originale s'est diluée dans les temps jusqu'à être *occultée* soit volontairement soit par ignorance.

Claude Delbos a signé *La Quête d'un Maître Franc-Maçon*<sup>2</sup>. Comme une devise, s'étale sous le titre de cet ouvrage cette simple recommandation « Aller plus loin ». En effet, Claude Delbos a constaté que de nombreux frères parvenus au 3<sup>e</sup> grade, celui de Maître-Maçon, sentent bien que, en dépit de certaines assertions qui prétendent qu'un maçon parvenu à ce grade est en possession de la plénitude maçonnique, une recherche spirituelle les sollicite et c'est celle-ci qu'ils vont poursuivre en s'adonnant à la pratique de ce que, dans certaines obédiences, on appelle les « Hauts-Grades » et dans d'autres, les « Grades Supérieurs ». Derrière l'acquisition de titres ronflants et de *vestition* de plus en plus brillante (et, de plus en plus onéreuse...), se dérobe aux regards superficiels une véritable quête philosophique et initiatique qui est de nature à conduire les récipiendaires vers plus de perfection spirituelle. Allégories, légendes et mythes dévoilés dans ces grades dont le nombre varie selon les rites pratiqués se succèdent et conduisent *ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre* vers plus de sagesse et vers une meilleure compréhension de l'enseignement maçonnique traditionnel.

<sup>1</sup> Patrick Négrier, *La Tulip*, éd. Ivoire-Clair, 2005 – 290 pages, 22 €.

<sup>2</sup> Claude Delbos, *La Quête d'un Maître Franc-Maçon*, éd. Detrad, 2005 – 350 pages, 23 €.

Nous ne saurions quitter le rayon maçonnique sans saluer la réédition par les éditions Arqa d'une plaquette qu'Édouard de Ribeaucourt publia en 1907 sur *La Symbolique de la lettre G*<sup>3</sup>. Édouard de Ribeaucourt (1865 – 1936) reste une des grandes figures de la franc-maçonnerie française du début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui, en 1910, réveilla le Régime Écossais Rectifié que la Révolution française avait exilé en Suisse. La lettre « G » est particulièrement chargée d'enseignement pour les maçons désireux de cultiver leur art.

Nous savons depuis des temps immémoriaux que chaque religion (et plus particulièrement, les trois religions monothéistes aussi appelées *du Livre*) est, à l'instar du dieu Janus, muni de deux faces, l'une dite exotérique, c'est-à-dire ouverte au « grand public », l'autre dite ésotérique plus fermée, plus secrète et réservée à une minorité d'individus. Dans cette mouvance, Pascal Gambirasio d'Asseux, auteur de nombreux ouvrages consacrés à la spiritualité chevaleresque et à la voie initiatique chrétienne, vient de publier *La quête initiatique dans le mystère chrétien*<sup>4</sup>. L'auteur ne manque pas de nous mettre en garde contre les déviations tardives qui ont pu défigurer l'ésotérisme chrétien et le déconsidérer. Il nous rappelle également que l'originalité du christianisme réside dans le fait que « exotérisme » et « ésotérisme » y sont étroitement mêlés jusqu'à en être inséparables. C'est ainsi que, dans son avant-propos (page 10), Pascal Gambirasio d'Asseux s'autorise à affirmer que, « spécialement dans le cadre chrétien, voie mystique et voie initiatique sont une seule et même voie ». En d'autres termes, l'ésotérisme chrétien, c'est-à-dire son côté secret et mystérieux, est présent et vivant au sein de son exotérisme, c'est-à-dire de son enseignement public, comme le noyau invisible l'est au sein de la cellule visible. Il se manifeste à travers certains avatars qui jalonnent notre histoire occidentale depuis deux millénaires. Cet ouvrage a pour principal mérite de faire prendre au lecteur conscience de l'unité du message chrétien dont la recherche s'apparente à une véritable quête initiatique que chacun peut suivre s'il en a le « désir », dans l'acception saint-martinienne de ce mot si chargé de foi et d'amour.

Si nos ancêtres du 17<sup>e</sup> siècle furent intrigués pas l'émergence de cette Rose+Croix énigmatique, on peut pour le moins reconnaître que cette mystérieuse confrérie continue, quatre cents ans plus tard, à intriguer. À l'inten-

<sup>3</sup> Édouard de Ribeaucourt, *La Symbolique de la lettre G*, Arqa édition, 2005 – 60 pages, 15 €.

<sup>4</sup> Pascal Gambirasio d'Asseux, *La quête initiatique dans le mystère chrétien*, éd. Dualpha, 2005, collection « Ésotérisme », dirigée par Michel Gaudart de Soulages – 190 pages, 23 €.



tion de tous ceux-là qui voudraient mieux connaître cette fraternité, Jean-Marc Vivenza vient de publier le *B.A.BA Rose+Croix*<sup>5</sup>. Le titre de l'ouvrage pourrait laisser croire qu'il ne s'agit que d'une espèce de raccourci ou de survol de la Rose+Croix, alors que l'auteur nous retrace une histoire complète de cette confrérie à travers ses origines dans les années 1610-1620, une exégèse de sa doctrine liée à la fois à la Réforme, à l'alchimie et à la théosophie, une présentation de ses principaux acteurs et de ses adeptes parmi les plus célèbres, tels Comenius, Michel Maier, Francis Bacon, Robert Fludd, Elias Ashmole, de son influence sur la franc-maçonnerie et sur le mouvement illuministe du 18<sup>e</sup> siècle et enfin sur ses résurgences au nombre desquelles il y a lieu de citer la « Societas Rosicruciana in Anglia (S.R.I.A) », fondée en 1867 par le maçon ésotéricien Robert Wentworth Little, « l'Hermetic Order of the Golden Dawn », fondé en 1888, « l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix », fondé la même année par Stanislas de Guaita, etc. Quels que soient les jugements favorables ou défavorables que l'on puisse porter sur la Rose+Croix, on ne peut nier que ce mouvement né à la Renaissance et à l'ombre de la Réforme ait eu une forte influence sur la pensée religieuse et qu'il ait transformé l'approche traditionnelle du christianisme. Depuis cette époque, à la fois lointaine et proche, tous ceux qui ont entrepris ou entreprennent une quête initiatique gardent, au plus profond d'eux-mêmes, le souvenir diffus de l'épopée rosicrucienne qui fut un des temps forts de notre Tradition.

Dans une formule renouvelée de l'ancienne revue trimestrielle « Question de... », mais dans le même esprit, Albin Michel inaugure une nouvelle collection de livres dont le premier vient de paraître sous le titre *Enquête au cœur de l'être*<sup>6</sup>. Cet ouvrage rassemble, sous la direction de Georges-Emmanuel Hourant, les confidences de dix-sept guides spirituels de notre temps parmi lesquels nous rencontrons Arnaud Desjardins et Annick de Souzenelle. La spiritualité est au centre de nos préoccupations ; elle interroge notre passé comme notre avenir. Avec leurs différences culturelles et intellectuelles, chacun des dix-sept sages qui ont répondu à l'enquête apporte sa pierre à l'édifice spirituel qu'il devient urgent de restaurer si l'on ne veut pas que notre société sombre définitivement dans un matérialisme réducteur et aveugle. C'est au fond de notre conscience, face à nous-mêmes et seuls avec nous-mêmes, que nous pouvons sonder notre véritable personnalité.

<sup>5</sup> Jean-Marc Vivenza, *B.A.BA Rose+Croix*, éd. Pardès, 2005 - 128 pages, 12 €.

<sup>6</sup> *Enquête au cœur de l'être*, Albin Michel, 2005, 190 pages, 16 €.

Le coordinateur de ces enquêtes nous précise avec justesse que « la quête de sagesse n'appartient à aucun dogme religieux, elle est inhérente à la nature humaine ». Et c'est précisément à cette quête que cet ouvrage nous convie à travers les expériences et les témoignages de ces dix-sept personnalités qui placent l'éveil spirituel au-dessus de toutes les contingences de la vie.

*Quarante-quatre Contes philosophiques*<sup>7</sup> ont été écrits et réunis par Henri La Croix-Haute. L'auteur désire, de son propre aveu, que « chaque conte de ce livre soit un appel à la méditation du lecteur qui, hors de son horizon habituel et lors d'une soirée opportune, s'évadera pour entretenir son imaginaire ». Et, plus loin, il précise que « pour donner ce qu'il a appris, il laisse discourir sa plume à la quête alchimique des choses de la terre et du ciel ». Nous voici donc encore entraînés dans une « quête » vouée à élever nos pensées vers les horizons de la spiritualité. Outre cela, on doit reconnaître que l'on prend un plaisir réel à la lecture de ces contes, courts pour la plupart, mais pleins de charme et d'une écriture agréable.

Annick de Souzenelle, en collaboration avec Frédéric Lenoir, s'est posée la question de savoir si « La Bible peut encore nous parler aujourd'hui et s'il existe d'autres lectures que le littéralisme qui conduit au fondamentalisme et la critique historique qui enlève toute verticalité au texte ». À cette question les auteurs répondent en un ouvrage intitulé *L'Alliance oubliée - la Bible revisitée*<sup>8</sup>. Partant du constat que la Bible n'intéresse plus nos contemporains qui ne veulent plus y voir que l'aspect romanesque de ses textes, que la Genèse, en particulier, « apparaît comme totalement absurde au regard de nos connaissances scientifiques et historiques actuelles », que l'on ne voit plus « comment l'humanité entière devrait subir les conséquences de ce fameux péché originel de nos lointains ancêtres », les auteurs vont s'attacher à découvrir et à exposer les sens cachés de ces récits bibliques en s'appuyant sur les décryptages auxquels Annick de Souzenelle s'est livrée depuis de nombreuses années. Celle-ci, avec l'esprit acéré qu'on lui connaît, scrute le livre de la Genèse à travers une approche symbolique fondée sur la connaissance secrète des lettres hébraïques, sur la tradition chrétienne orthodoxe et sur la psychologie des profondeurs.

<sup>7</sup> Henri La Croix-Haute, *Contes philosophiques*, éd. Le Mercure Dauphinois, 2005 - 290 pages, 21 €.

<sup>8</sup> Annick de Souzenelle et Frédéric Lenoir, *L'Alliance oubliée - la Bible revisitée*, Albin Michel, 2005, 270 pages, 18,50 €.



À chaque trimestre son lexique. Aujourd'hui, nous avons reçu le *Petit lexique des hérésies chrétiennes*<sup>9</sup> orchestré par Michel Théron. Des « abécédariens », membres d'une secte anabaptiste allemande du 16<sup>e</sup> siècle aux « zwingliens », disciples d'un réformateur suisse zurichois du nom de Zwingle qui sévit entre les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, nous traversons une galerie de portraits variés où, hormis quelques figures déjà connues, nous faisons connaissance avec des hommes et des mouvements pour le moins discrets ou, du moins, dont le souvenir n'a pas daigné venir jusqu'à nous. La postérité est cruellement sélective mais il faut dire, à sa décharge, que tous les « passants de l'éphémère », même s'ils eurent en leur temps leur quart d'heure de célébrité, n'avaient pas laissé une œuvre qui leur mérita les faveurs de notre mémoire. En fait, ce lexique se veut être « un vaste panorama, aussi curieux qu'enrichissant, des mille croyances qui ont pu se réclamer du christianisme » et c'est en cela qu'il justifie son utilité.

Thierry E. Garnier nous emmène *Sur les remparts de Saint-Jean d'Acre*<sup>10</sup> en nous livrant son journal rédigé entre 1291 et 2005. Le 28 mai 1291, Saint-Jean d'Acre tomba aux mains des musulmans et s'effondra sur les derniers chevaliers de l'Ordre du Temple. Sept siècles plus tard, en 1991, l'auteur reprend un récit tourbillonnant qui, se défiant de la chronologie des faits et des histoires, mêle le passé et le présent, faisant revivre des figures telles que celles de Nicolas Flamel, de Gérard de Nerval ou de Hœné Wronski. Au fil des pages écrites d'une plume pamphlétaire et poétique tout à la fois, l'auteur nous livre ses réflexions sur notre société actuelle, sur ses dérives et ses contradictions. La violence règne sur notre monde. Mais, écrit Thierry E. Garnier, « Croyons alors, et cela est encore possible, qu'il n'y a pas de passé mort et ressuscitons, ensemble, les consciences pour apprendre à nos enfants que le devoir de mémoire ne concerne pas seulement soi-même, mais, en vérité, la décadence de la civilisation tout entière ».

Revenons à Patrick Négrier qui publie une intéressante étude sur *Gurdjieff, Maître Spirituel*<sup>11</sup>. Il s'agit, selon l'auteur, d'une introduction critique à l'œuvre de Gurdjieff. En effet, tout au long de cette étude, Patrick Négrier, armé d'une documentation fort élaborée et puisant aux sources les plus sûres, nous conduit au cœur de la pensée de celui qui « fut, dans le contexte socio-

<sup>9</sup> Michel Théron, *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, Albin Michel, 2005 – 400 pages, 16,90 €.

<sup>10</sup> Thierry E. Garnier, *Sur les remparts de Saint-Jean d'Acre*, éd. Arqa, 2005 – 260 pages, 30 €.

<sup>11</sup> Patrick Négrier, *Gurdjieff, Maître Spirituel*, éd. L'Originel, 2005 – 155 pages, 20 €.

historique de la civilisation judéo-chrétienne et islamique, le rénovateur du contenu ésotérique de cette tradition, puisque l'essentiel de son œuvre écrite et vécue porta sur la distinction des trois formes typiques de conscience accrue au sein desquelles trois formes particulières de mort psychologique conditionnent trois formes particulières de résurrection ». On ne saurait prétendre que la philosophie gurdjieffienne est d'un abord facile et chaque auteur, tel Patrick Négrier, qui nous donne quelques clefs, doit être salué avec gratitude. Un aspect peu connu de l'œuvre de Gurdjieff nous est ici révélé par Patrick Négrier. Il concerne son jugement sur le secret initiatique et nous montre un Gurdjieff « défenseur de l'ésotérisme », à la condition que celui-ci soit « authentique et bien compris ». Pour lui, le secret ésotérique des initiés consiste, en premier lieu, à « harmoniser son monde intérieur avec son monde extérieur ». Enfin, l'auteur, en conclusion de son étude, tente une interprétation de la vie et de l'œuvre de Gurdjieff à la lumière de la tradition ésotérique.

Lovecraft fait partie de ces personnages mystérieux qui attirent et attachent. Sous le titre *Moi, Howard Phillips Lovecraft*<sup>12</sup>, Jacky Ferjault publie une importante partie de la correspondance de Lovecraft dans laquelle, écrit son préfacier, « il s'est plongé avec fièvre dans ce flot colossal ». Ce livre est en effet une succession de lettres le plus souvent inédites en traduction française. Celles-ci nous font découvrir un Lovecraft très différent de l'image que l'on en a le plus généralement, à savoir celle d'un homme austère. Or, nous révèle Jacky Ferjault, l'auteur de littérature fantastique et de science-fiction qu'il fut sait montrer le visage d'un homme « drôle et spirituel, conscient de ses propres contradictions et curieux du monde moderne ». Tous ceux qui aiment Lovecraft pour son œuvre littéraire prendront plaisir à le rencontrer à travers ces correspondances publiées pour la première fois.

*Entrez dans la 5<sup>e</sup> dimension*<sup>13</sup>, telle est l'invitation formulée par Marc-Louis Questin. En fait, l'auteur entend par « cinquième dimension » un état intérieur/extérieur au-delà de tous les états possibles et imaginables. Ce qu'il résume en stipulant « qu'il s'agit d'accéder à plus de conscience et plus d'éveil ». Il poursuit en nous avertissant que « la cinquième dimension ne peut être

<sup>12</sup> Jacky Ferjault, *Moi, Howard Phillips Lovecraft*, éd. L'Œil du Sphinx, 36/42, rue de la Villette, 75019 Paris (France), décembre 2004 – 254 pages, 20 €.

<sup>13</sup> Marc-Louis Questin, *Entrez dans la 5<sup>e</sup> dimension*, éd. Trajectoire, 6, rue Régis, 75006 Paris, 2005 – 176 pages, 19,50 €.



atteinte que par une ouverture consciente et volontaire des perceptions les plus subtiles ». En son ouvrage, Marc-Louis Questin nous indique différents moyens propres à nous permettre d'accéder à cette 5<sup>e</sup> dimension, chacun faisant l'objet d'un des vingt-et-un chapitres qui composent cet ouvrage. Il va de soi que les expériences de dédoublement, en particulier, doivent être conduites avec la plus grande prudence.

Du même auteur, Marc-Louis Questin, a paru *ABC de la magie tsigane*<sup>14</sup>. On sait que les tsiganes pratiquent volontiers la magie en ses différentes applications. Aussi, l'auteur dresse-t-il un panorama des coutumes tsiganes longtemps tenues secrètes non sans souligner qu'elles ne sont pas incompatibles avec le christianisme pratiqué avec ferveur par les gens du voyage comme en témoignent leurs nombreux pèlerinages. Mieux qu'un catalogue des pratiques magiques familières aux tsiganes, ce livre concourt à une meilleure compréhension de la pensée de ce peuple nomade si mal connu et si souvent en proie à notre méfiance. C'est à un véritable voyage au sein de cette communauté à découvrir que nous invite Marc-Louis Questin qui ne néglige pas les prolongements spirituels de ses coutumes.

Fred Jouhaud nous conte les *Mémoires d'un abbé turbulent*<sup>15</sup>, histoire vraie d'un aventurier qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, sut profiter de la décadence des abbayes (qui avaient rompu avec la modestie et l'humilité de leurs pensionnaires d'antan) pour devenir abbé de deux d'entre elles. On ne saurait, sans trahir ce récit, dévoiler une seule des aventures de ce personnage haut en couleur et que les scrupules n'étouffaient visiblement pas. Ce livre se lit comme un roman.

Dans la même collection, Gérard Letailleur nous dévoile *Les secrets du Chancelier*<sup>16</sup>. On aura compris qu'il s'agit d'Adolf Hitler et l'auteur met l'accent sur les tenants et les aboutissants ésotériques qui, selon lui, ont déterminé en filigrane son action entre 1933 et 1945. Ainsi, on assiste au curieux enchevêtrement de l'histoire du III<sup>e</sup> Reich (dont les faits les plus marquants sont encore présents dans nos mémoires et fasse qu'ils ne sombrent jamais dans l'oubli) et de courants magiques et ésotériques orientés vers le

<sup>14</sup> Marc-Louis Questin, *ABC de la magie tsigane*, éd. Grancher, 98 rue de Vaugirard 75006 Paris, 2005 – 210 pages, 18 €.

<sup>15</sup> Fred Jouhaud, *Mémoires d'un abbé turbulent*, éd. Dualpha, 2005 – 196 pages, 23 €.

<sup>16</sup> Gérard Letailleur, *Les secrets du Chancelier*, éd. Dualpha, 2005 – 334 pages, 32 €.

mal. Hitler aurait donc été, selon cette théorie déjà défendue par de nombreux auteurs, le jouet de forces maléfiques qui auraient agi à son insu, se servant de lui comme d'une sorte de médium. Il est vrai que la distorsion que l'on observe entre la médiocrité physique du personnage et l'ampleur de son action publique, entre son apparence malade et tourmentée, d'une part, et son assurance politique, d'autre part, est de nature à corroborer la thèse qui veut qu'il ait été possédé et dirigé par des puissances occultes qu'il était bien incapable de connaître et, *a fortiori*, de maîtriser. Cependant, cette vision d'un destin si peu ordinaire ne peut dérober aux regards des historiens critiques le fait que, indépendamment des motivations secrètes que l'on avance, sa fulgurante montée au pouvoir fut activement soutenue par des intérêts politiques et économiques comme ceux, par exemple, des puissants industriels du bassin de la Ruhr. Mais, il est vrai que, comme en beaucoup de choses, une théorie n'en exclut pas nécessairement une autre.

Enfin, je ne pourrais fermer cette rubrique sans parler d'un très beau livre d'art consacré par Véronique Dumas au peintre symboliste Alphonse Osbert<sup>17</sup>. Né à Paris en 1857, élève des beaux-arts, Alphonse Osbert manifesta très vite « un intérêt grandissant pour le mouvement symboliste auquel il reste fidèle jusqu'à sa mort, en 1939 ». Si cet artiste n'a pas aujourd'hui la place qu'il mériterait d'occuper dans le panthéon des grands peintres, il connut de son vivant un succès certain comme en témoignent les multiples expositions auxquelles il participa à partir de 1880. Véronique Dumas s'emploie à faire revivre et à faire connaître l'œuvre de ce peintre et reproduit quelques uns des tableaux dont il fut l'auteur. Ces reproductions en couleurs sont très fidèles aux originaux. Véronique Dumas nous rapporte que « en 1887, sa rencontre avec Puvis de Chavannes inaugure le style idéaliste et décoratif qui marque dorénavant son langage pictural, de la peinture de chevalet à la peinture murale ». On notera par ailleurs qu'il fut un fidèle des « salons de la Rose+Croix » dans lesquels le sâr Péladan défendait l'art idéaliste auquel Osbert adhéra. Voilà un ouvrage fort documenté qui fait revivre une époque fertile en recherche artistique et à laquelle les ésotéristes n'étaient pas étrangers.

<sup>17</sup> Véronique Dumas, *Le peintre symboliste Alphonse Osbert*, CNRS Editions, 2005 – 240 pages, 30 €.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur le site Internet officiel de la revue : [www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)

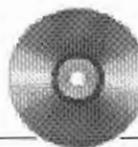


« **Ariadne's Web** », volume 10, n° 1, automne 2004 – 4827-A Beltline rd. #330, Addison, Texas 75001. Ce numéro de cette revue étasunienne en langue anglaise marque le dixième anniversaire de son lancement. Bon anniversaire à cette revue amie pleine d'articles dédiés à l'ésotérisme et où voisinent harmonieusement le martinisme, l'alchimie, la Rose+Croix, la franc-maçonnerie, le mysticisme et la philosophie. Onslow H. Wilson, qui dirige avec talent et fidélité cette revue à laquelle il apporte un dévouement sans faille, poursuit son étude intitulée « **Entering the Sanctuary** » tandis que nous retrouvons avec plaisir et émotion un article de notre cher Maurice Gay, aujourd'hui disparu, dont la collaboration à notre propre revue fut si précieuse. Cet article, traduit en anglais, fut publié dans *L'Initiation* en juin 1965 sous le titre « **La Voie du cœur et les doctrines orientales** ».

« **ATLANTIS** », n° 420, 1<sup>er</sup> trimestre 2005 – 30 rue de la Marseillaise 94300 Vincennes. Dans cette livraison, nous retrouvons trois témoins de la Tradition : Jean Phaure, Raoul Auclair et Vlaicu Ionescu. Plus loin, Fabrice Bardeau se demande s'il existe « **une méthode pour déchiffrer Nostradamus** » tandis que Jean-Pierre Bollen nous rapporte des « **histoires de pierres** ».

« **Murmures d'Irem** », n° 16 – 36/42 rue de la Villette 75019 Paris. Toujours très fournie, chaque parution de cette revue où se côtoient l'ésotérisme et le fantastique est riche de documents généralement inédits dus au talent et à la persévérance d'une solide équipe de chercheurs. Dans l'impossibilité de citer dans le cadre de cette rubrique tous les articles publiés dans ce numéro, nous noterons seulement une enquête sur « **l'émergence du christianisme** » et un important dossier sur « **Rennes-le-Château** ». Il y a vraiment de quoi lire et apprendre dans cette revue publiée par « **l'œil du sphinx** ».

*Amis lecteurs, n'oubliez pas votre réabonnement 2005. Merci !*



*Daniel Steinbach a écouté pour vous*



Z FENG SHUI  
Musique pour une vie équilibrée  
Un disque de Daniel May  
Avalon Music 24387

Nous connaissons tous plus ou moins le Feng Shui, courant de pensée chinois qui préconise d'équilibrer nos énergies en aménageant notre environnement. Lorsque mon regard croisa ce disque sur les rayons d'une jardinerie, je fus intrigué et je cherchais à en savoir plus. Ce disque était-il spécialement étudié pour équilibrer les énergies de l'habitat grâce à sa diffusion ?

Rien de tel n'était annoncé sur la jaquette et quand je procédais à l'ouverture de l'emballage, mes explorations des informations cachées à l'intérieur ne m'en apprirent pas davantage.

Restait à tester, à écouter.

Lors de la première écoute, la musique fait très « **resto chinois** », un peu aussi Tao of Love d'un artiste célèbre que je ne nommerai pas. Sonorités du piano, du violon, du violoncelle... quelques instruments typiques... extraits du synthétiseur ?

Et l'équilibre des énergies dans tout cela ?

Il faut tout d'abord y croire et mon esprit quelque peu rationnel a du mal à apprécier cette dimension par contre le fait de se sentir bien ou mal durant l'écoute... oui.

J'ai donc tout d'abord passé le disque à blanc.

Rien de particulier, c'est agréable et puis avec le recul, ça a même réussi à me calmer là où j'aurais pu avoir un coup de colère mal à propos.

Allons plus loin, je mets tout d'abord deux disques de Dark Ambient un peu lourd, juste pour créer un climat pesant, tendu puis je passe Feng Shui. En cinq minutes, même pas retour à la sérénité.

J'ignore donc si l'auteur a fait une recherche quelconque ou non au moment de composer cette musique mais le résultat est vraiment apaisant, équilibrant.

Le site de la maison de disques Avalon : [www.avalonmusic.com](http://www.avalonmusic.com)

## Les disques



**Celtic Reverie**  
De balade irlandaise en ballade irlandaise  
Loretto REID  
Disque enregistré en Dolby Surround  
Solitudes 27430

Le label canadien Solitudes et son *alter ego* anglo-saxon Avalon nous proposent ce disque construit sur et autour du thème de l'Irlande.

Tout est misé sur la combinaison de divers ingrédients : les bruitages de la nature péchés par les frères Gibson (bruit de la mer, du vent, des oiseaux, de fontaine, ambiance sylvestre...) et les sonorités musicales et mélodiques de l'île verte au bord de l'Atlantique. Il est fait appel au passage à l'atmosphère celtique et à toute sa féerie naturelle.

Brian TAHERRY et Loretto REID ont arrangé différentes mélodies traditionnelles.

On retrouve les instruments traditionnels mais au risque de faire bouillir les cendres de Taliesin et O'Carolan, les musiciens n'ont pas hésité à mâtiner leurs prestations d'instruments fort peu celtiques comme la mandoline et le bouzouki !!! Ceci dit, mes oreilles ne se sont pas déchirées en écoutant nos stakhanovistes de la musique de relaxation.

L'écoute est agréable, apaisante, un peu standard, voire standardisée, le filon commercial du genre...

Cela plaira ou agacera à coup sûr. Bref leur ballade donnera l'envie d'aller balader en Irlande ou d'envoyer nos artistes balader ailleurs...

- 1 - A Fhir A Bhata (The Boatman) (6:27)
- 2 - My Singing Bird (4:53)
- 3 - Silent O Moyle (6:42)
- 4 - Ardaigh Cuan (Ardaigh Pier) (6:57)
- 5 - Lovely Molly (3:49)
- 6 - Lissadell (5:32)
- 7 - Barbara Allen (2:45)
- 8 - The Flower of Magherally (4:42)
- 9 - Henry's Sweet Farewell (7:43)
- 10 - Siúl Agrá/Siúl Aroon (Walk with Me My Love) (4:24)
- 11 - Carolan's Welcome (4:25)
- 12 - Tír Na Nóg (Land of the Young) (5:22)

Le site de la maison de disques Solitudes : [www.solitudes.com](http://www.solitudes.com)

## Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 31 mai 2005

1953 - 1 - 3 - 4 - 6	1954 - 4	1955 - 3
1958 - 2	1961 - 2 - 3 - 4	1962 - 3 - 4
1963 - 1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 2 - 3 - 4	1965 - 2 - 3 - 4
1966 - 1 - 3	1967 - 1 -	1968 - 3
1969 - 4	1970 - 2 - 3 - 4	1971 - 2 - 3 - 4
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 3 - 4	1974 - 3 - 4
1975 - 2 - 3 - 4	1976 - 1 - 3 - 4	1977 - 1 - 3 - 4
1978 - 1 - 2 - 3 - 4	1979 - 1 - 3 - 4	1980 - 3 - 4
1981 - 1 - 3 - 4	1982 - 1 - 2 - 3 - 4	1983 - 1 - 2 - 3 - 4
1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2 - 3 - 4	1986 - 1 - 2 - 3
1987 - 1 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 2 - 3 - 4	1989 - 1 - 2 - 3 - 4
1990 - 2 - 3 - 4	1991 - 2 - 3 - 4	1992 - 1 - 2 - 3 - 4
1993 - 1 - 2 - 4	1994 - 1 - 2 - 3 - 4	1995 - 1 - 2 - 4
1996 - 1 - 2 - 4	1997 - 3	1998 - 1 - 2 - 3 - 4
2000 - 2 - 3 - 4	2001 - 2 - 3 - 4	2002 - 2 - 3 - 4
2003 - 1 - 2 - 3 - 4	2004 - 2 - 3 - 4	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € T.T.C. (port compris).

À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible de commander des photocopies au même prix et dans les mêmes conditions.

## L'Initiation

Cahiers de documentation esotérique traditionnelle  
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

### Bulletin d'abonnement 2005

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé  
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) :

Revue L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet

92700 COLOMBES

Compte chèques postaux : 8 204 40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an  
(janvier à décembre 2005)

Nom..... Prénom.....  
Adresse.....  
Code postal..... Commune.....  
Date \_\_\_/\_\_\_/2005 Signature.....

### Tarifs 2005

France, pli fermé	28 euros
France, pli ouvert	26 euros
U. E. - DOM/TOM	33 euros
Étranger (par avion)	40 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	48 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer  
leur paiement EN EUROES, payable dans une succursale de banque française.  
Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

### DERNIÈRE MINUTE



Alors que nous étions sur le point de boucler le présent  
numéro de la revue, nous avons reçu ces deux courriels  
concernant la vente du « Clos Landar », demeure  
à jamais associée à la mémoire de Monsieur Philippe  
qui nous a quittés il y a juste cent ans et à qui nous  
rendons un hommage particulier dans ce numéro.

Très simplement. **Le Clos Landar sera vendu à l'automne.** Nous devons  
nous mobiliser pour sauver le Clos Landar des dents longues des promoteurs  
immobiliers. Sur 1 hectare, on peut construire beaucoup de maisons... ou même  
raser l'édifice.

L'association des Amis du Vieil Arbrèsle ([amis.arbresle@free.fr](mailto:amis.arbresle@free.fr)) a commencé  
de s'occuper de cette affaire et, notamment, devrait entamer une procédure de  
classement aux monuments historiques. En effet, cette demeure ou vécût  
Monsieur Philippe, recèle des trésors inestimables de tapisseries, tentures et  
autres carrelages et cheminées d'époque.

Monsieur Bernard Isnard, de l'association, a décidé de diffuser une lettre d'information  
afin que l'on puisse suivre les étapes et les événements futurs liés au Clos Landar.  
Il est le maître d'œuvre du projet et, en cela, nous devons le remercier de nous  
associer à la démarche du sauvetage de la demeure de Monsieur Philippe.

Vous diffuserez ensuite à vos amis sincères qui pourraient être intéressés également.

**Philippe Collin**

Suite à nos contacts, je vous confirme que nous allons lancer, le 1<sup>er</sup> juin  
prochain, une campagne d'information pour tenter de sauver le Clos Landar.

Cette campagne comprendra, entre autres, l'envoi d'une « Lettre du Clos Landar »,  
afin d'informer au plus près tous ceux qui sont attachés, à quelque titre que ce soit,  
à la conservation de cette demeure historique.

Cette lettre sera adressée uniquement par courriel, avec toute faculté de la multiplier.  
Mais plus nous aurons d'adresse courriel pour le premier envoi, meilleure sera  
l'information, sachant que le temps nous est compté. Nous espérons vivement que  
vous pourrez nous fournir quelques pistes en ce sens.

Merci pour votre soutien.

Message envoyé par Bernard ISNARD

318 avenue du Champ d'Asile

69210 L'ARBRESLE

04 74 01 27 60 - [ber.isnard@free.fr](mailto:ber.isnard@free.fr)